

5



# COUCOU! AH! LA VOILA!

REVUE DE L'ANNÉE 1861 EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR M. SAINT-AGNAN CHOLER

Décors de M. V. SIMON. — Costumes dessinés par M. CHATINIÈRE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Luxembourg, le 1<sup>er</sup> janvier 1862

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

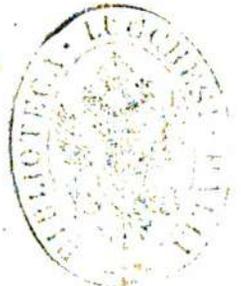
LIMOUSIN.....	MM. DETROGES.	UN HUISSIER.....	LADISLAS.	LE LYRIQUE.....	ALICE.
LE CIRQUE.....		CONSUMMATEUR.....	LA VIEILLE.....	L'EAU DE PASSY.....	
MERLIFLOR.....		VICTOIRE.....	M <sup>me</sup> GASPARI.	LE CARNAVAL.....	
PFUDHOMME.....		LA REVUE.....	LÉO GUIMOND.	L'ABSINTHE.....	
CARABI-CARABO.....	ANATOLE.	LES TUILERIES.....	JACOBUS.	HYDROFÈRE.....	CLAUDIE.
BARIGOULE.....	TOUSÉ.	CHICARDINETTE.....	STÉPHANIE.	CANAL SAINT-MARTIN.....	ROSE BRUYÈRE.
COCHONNET.....	MARCHETTI.	LA PIÈCE DE 3 FRANCS.....	DARDEL.	LE PARC MONCEAUX.....	CLÉMENTE.
L'AVENIR.....	BENJAMIN.	MADÉLON.....	LOUISA.	L'EAU D'IVRY.....	BRUET.
L'ANGLAIS.....	TALLIN.	LA COMÉDIE.....	BERTHE.	L'AMBRETTE.....	MATHILDE.
HIPPOGRAPHE.....	DU CROT.	FLONFLON.....		L'EAU DE CHAILLOT.....	CÉLINE.
SCHAUNARD.....	EDWARD.	LE VIN.....		ZULÉMA.....	IRMA.
M <sup>d</sup> DE PARAPLUIES.....	BENEDICK.	MUSETTE.....		L'EAU DE SAINT-OUEN.....	DESROSNIERS.
BELBOUL.....		LA PIÈCE A FEMMES.....		GRENOUILLARD.....	
PIERROT.....		LA COMÈTE.....		LE POSTILLON.....	
TOURNIQUET.....		LARIRETTE.....		LE PIED-QUI-A-DES-CORS.....	
POTIRON.....		LE BOIS DE VINCENNES.....		UN MATELOT.....	
MERLE.....		FATMÉ.....		CAUDA.....	
CONSUMMATEUR.....		LA GAITÉ.....		LE VESINET.....	
L'ARBRE DU 20 MARS.....		L'EAU DE CHAMPAGNE.....		UN MATELOT.....	
MERLE.....		ZORAÏDE.....		L'ŒIL-EN-COULISSE.....	
CONSUMMATEUR.....		FARIDONDAÏNE.....		UN MATELOT.....	
		PHRYNÉ.....			

### LA RETRAITE AUX TUILERIES

LE TAMBOUR-MAJOR, la petite LÉONIE. — FIFRES, Mesdames JACOBUS, STÉPHANIE, LOUISA, ALICE, BERTHE, CLÉMENTE. — TAMBOURS, Mesdames CLAUDIE, CÉLINE, MATHILDE, ROSE BRUYÈRE, IRMA, DESROSNIERS.

### LA SABOTIÈRE

Madame GASPARI. — M. ANATOLE.



## ACTE PREMIER.

Une auberge. Une cour couverte d'une treille, fermée au fond par des treillis de vigne vierge et autres plantes grimpances. Entrée au fond. Portes latérales, donnant dans des bâtiments.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LARIRETTE, FLONFLON, FARIDONDAINE.  
(Toutes trois sont groupées à la porte du fond, faisant des signes d'adieu et prenant congé de gens qui s'éloignent.)

TOUTES TROIS.

Air: *Bon voyage, M. Dumollet.*  
Bon voyage,  
Et partez en paix!  
Dans vos pays retournez sans naufrage.  
Bon voyage,  
Et partez en paix!  
Rappelez-vous la France et les Français.

LARIRETTE (regardant au dehors.)

Là-bas, suivant la route qui poudroie,  
Ils font encore un signe de la main.  
Ils sont déjà trop loin pour qu'on les voie;  
Ils vont tourner le coude du chemin.

TOUTES TROIS.

Bon voyage,  
Et partez en paix, etc.

FLONFLON (descendant). Bonsoir, messieurs les ambassadeurs!

FARIDONDAINE (de même). En voilà un pays qui peut se flatter d'être représenté! Si on juge des autres par l'échantillon... le cuivre et l'acajou ne doivent pas y coûter cher.

FLONFLON. Chut! Il est défendu de plaisanter avec ça.

AIR: *De la Colonne.*

Siam! O pays de l'aurore,  
Royaume au fabuleux renom,  
Nous n'connaissons de toi naguère encore  
Que le jeu qui porte ton nom. (Bis.)  
Mais de si loin s'étant notre puissance,  
Tea envoyés nous demandent merci;  
Et rien que de les voir ici,  
C'est une gloire pour la France. (Bis.)

LARIRETTE (descendant à son tour). Bravo! Voilà un couplet de fait. Ça marche.

FLONFLON. Et rondement. Ma foi! mes sœurs, nous pouvons nous avouer à nous-mêmes que nous avons eu une heureuse idée. La comédie ne battait plus que d'une aile...

FARIDONDAINE. Le vaudeville ne marchait plus que d'une patte...

LARIRETTE. Nous nous sommes dit que le règne de la pièce de circonstance...

FARIDONDAINE. De la pièce journal...

FLONFLON. De l'actualité, en un mot...

LARIRETTE. Que ce règne était à la fin venu.

FLONFLON. Malheureusement la revue du jour de l'an avait usurpé le monopole de ces sortes de choses.

FARIDONDAINE. Il s'agissait de l'en déposer.

LARIRETTE. C'est pourquoi toutes trois, Larirette, Flonflon et Faridonndaine, nous avons profité de l'absence de l'usurpatrice, qui est allée, pour affaires de son état, courir en Chine, en Amérique, au diable...

FLONFLON. Et nous avons ouvert cette auberge située à l'une des nouvelles barrières de Paris.

LARIRETTE. Ici, nous voyons tout ce qui arrive.

FLONFLON. Quelle râle! pauvre revue!

AIR: *Ra ra ra.*

Ra ra ra!  
Mes sœurs, j'en ris déjà,  
Ra ra ra!  
Quand elle reviendra,  
Elle aura  
Tout ce qui restera.  
Ma ra ra! ra ra!

FLONFLON.

Avec bonheur, je rêve sa défaite;  
Dépêchons-nous, mes sœurs, de moissonner.

Je veux qu'ici, trouvant la moisson faite,  
Elle n'ait plus après nous qu'à glaner.

TOUTES.

Ra ra ra! etc.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE VIEILLE MENDIANTE  
(entrée avant le couplet.)

LA VIEILLE (à part.) Ah! j'arrive à temps.

MÊME AIR.

Je vois qu'ici contre moi l'on conspire,  
On veut tout prendre et ne me laisser rien...  
Mais je saurai défendre mon empire;  
Ou, je le vois, je reprendrai mon bien.

ENSEMBLE.

LARIRETTE, FLONFLON, FARIDONDAINE.

Ra ra ra! j'en ris déjà, etc.

LA VIEILLE.

Ra ra ra!  
C'est ce que l'on verra.  
Ra ra ra!  
Pour mettre le holà  
Me voilà!  
Maintenant je suis là.  
Ra ra ra! ra ra!

LA VIEILLE. Pardon, excuse, mes belles demoiselles...

FARIDONDAINE. Quelqu'un!

LARIRETTE. Que désirez-vous, brave femme?

LA VIEILLE. La charité, s'il vous plaît?

AIR: *Chanson de Fortunio.*

Je suis pauvre, et je suis bien vieille.  
Dans votre cœur.

Souffrez que la pitié s'éveille,  
En ma faveur.

Je fus riche, brillante, heureuse;  
J'allais jetant

Mon rire et ma chanson joyeuse  
Au gré du vent.

A présent, ma détresse est grande,  
En vérité!

Où m'a tout pris, et je demande  
La charité!

LARIRETTE. Peuh! Passez votre chemin, ma

bonne.

FLONFLON. Nous autres, pièces de cir-

constance, nous n'avons pas trop pour nous.

FARIDONDAINE. Voyons! vous n'avez rien absolument rien pour payer votre écot!

LARIRETTE. Pas un cancan?

FLONFLON. Pas une petite nouvelle?..

FARIDONDAINE. Si peu nouvelle qu'elle soit?

LARIRETTE. Nous ne sommes pas difficiles, allez!

LA VIEILLE. Ah! dam! je ne suis pas faite d'hier...

FLONFLON. Ça se voit.

LA VIEILLE. Et j'ai vu bien des choses dans ma vie.

AIR: *d'Herod. (D. Quichotte et Sancho.)*

Vieille centenaire,  
J'ai vu sur la terre  
Sottise prospère,  
Talent oublié;  
Le vol et l'usure  
En bonne posture,  
Le vice en voiture,  
Le mérite à pied.

Et j'ai ri, j'ai ri, j'ai ri de pitié!

J'ai ri quand j'ai vu l'argent des pères déshonnêtes  
Fondre aux mains des fils, et le daim naître du vautour;  
J'ai ri de bon cœur en voyant par quels chemins bêtes  
Le bien mal acquis s'en va de la flûte au tambour.

J'ai ri des coquettes,  
De l'époux payant  
Les belles toilettes  
Faites pour l'amant.  
J'ai ri de voir comme  
Au but le plus faux  
On peut mener l'homme  
Avec de grands mots.  
De rire enfin lasse,  
Des gens sérieux  
J'ai vu la grimace...  
Et j'ai ri bien mieux.  
J'ai, dans mon voyage,  
Ri du sot, du sage,  
Ri du mariage,

Et ri des amours.

On dit que tout change.

Pourtant, chose étrange!

On s'épouse, on mange,

On s'aime toujours.

Et j'en ris encore et j'en ris toujours!

REPRISE ENSEMBLE.

Elle a, quel voyage, etc.

Elle en rit encore, elle en rit toujours!

LARIRETTE. Et patati, et patata! En voilà des nouveautés!

LA VIEILLE. C'est vieux, mais c'est toujours neuf.

FLONFLON. Bah! ces rengaines-là, c'est bon pour la revue, qui dit toujours la même chose.

LA VIEILLE. La revue! je la connais. Elle est née de mon temps, en l'an 6.

FARIDONDAINE. Hé! bien, allez lui porter vos radotages.

LA VIEILLE. Oui, j'irai, et faute d'autre chose à railler, elle se moquera de vous.

LARIRETTE. De nous?

LA VIEILLE. Elle se gênera!

AIR: *(De la Fauchonnette.)*

De vos couplets d'circonstance

Elle dira, vous allez voir,

Qu'ils sont faits longtemps d'avance,

Et dit au choix blanc ou noir.

Ah! ah! sa chansonnette

Sur vous en dira,

Lon la riette!

Ah! ah! sa chansonnette

De vous se moquera,

Lon la rira.

FARIDONDAINE. Je crois qu'elle se permet de nous attraper.

LA VIEILLE.

Même air.

De vos scén' mal emmanchées

Elle dira qu'elles sont gauchement

Avec un fil attachées,

Et qu'encor c'est un fil blanc.

Ah! ah! sa chansonnette, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah! ah! sa chansonnette

Sur nous en dira,

Lon la riette!

Ah! ah! sa chansonnette!

De nous se moquera.

FLONFLON. Décidément elle se moque de nous.

FARIDONDAINE. Nous ne devons pas le souffrir.

LARIRETTE. Allons, filé, vieille sorcière.

LA VIEILLE. Je m'en vais... je m'en vais. Mais vous me reverrez.

FLONFLON. Jamais!

TOUTES TROIS.

AIR: *Tant va l'Austruche à l'eau.*

Eh! allez donc!

Partez donc!

Filez donc!

Car, ici, ma chère,

On n'peut rien vous faire.

Eh! allez donc!

Partez donc!

Filez donc!

On est maître en sa maison.

Partez donc!

Filez donc!

LA VIEILLE.

Ah! méchantes, ma misère

N'a pu toucher votre cœur.

Je m'en vais. Mais, je l'espère,

Ça vous portera malheur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Flonflon, Larirette et Faridonndaine, poussent la vieille jusque dehors.)

## SCÈNE III.

LIMOUSIN, puis FLONFLON, LARIRETTE, FARIDONDAINE.

LIMOUSIN (entrant.) Ohé! la maison!

FARIDONDAINE. Voilà!

FLONFLON. Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

LIMOUSIN. Rien, j'ai déjeuné. Donnez-moi seulement un litre à douze, un quart de fromage d'Italie, et un croûton de deux

livres, là. (Il va s'asseoir.)

LARIBETTE. Un instant! nous n'hébergeons que les gens que nous connaissons. D'où venez-vous? Où allez-vous?

LIMOISIN. Faut que je me décline? Ça me va; je gagne à être connu. Pour lors, je suis donc venu de Saint-Léonard, Haute-Vienne, avec une mie de pain dans ma poche, et j'y retourne avec des sonnettes.

FLONFLON. Et vous avez gagné ça?  
LIMOISIN. A faire mon état, donc... Et c'est un état qui va bien, par le temps qui court.

Air : *Ronds de la Peyrouse.*

Ouvrier  
Terrassier,  
Je bouleverse,  
Et renverse  
Et traverse:  
Limousin  
Pas lambin,

J'ai toujours la pioche en main,  
Je pioche, pioche, pioche, pioche, je pioche dès  
(le matin. (Bis).)

Que de boulevarts superbes  
Déjà dus à mon art!  
Je viens de Malesherbes  
D'achever le boulevard.  
Qu'un beau jour ça me prenne,  
Et j'achève d'un coup d'main  
L'boulevard du prince Eugène  
Et le boulevard Saint-Germain.

Ouvrier  
Terrassier, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Ouvrier, etc.

LIMOISIN.

J'ai creusé d'la Mad'loine  
Au villag'Levallois  
Un fossé qui s'promène  
Entre deux murs tout droits.  
De chaque côté penchées  
De chemin couvert,  
Les maisons haut perchées  
Au rest'les pieds en l'air. (Bis.)

REPRISE ENSEMBLE.

LARIBETTE. Le fait est que, si vous n'y prenez pas garde, les maisons auront le vertige et elles dégringoleront dans le ravin.

LIMOISIN. Tant mieux! Ça sera de l'ouvrage de faite. Faut que ça s'aplanisse. A bas la petite Pologne! Aussi, j'ai coupé ça par la racine. Déjà on n'a qu'à passer sur mon boulevard et à lever le nez. On se dira tout de suite que les ceux qui habitent là, c'est la plus haute société de Paris.

BARIBONDAINE. J'allais le dire.

LIMOISIN. Oui, mais moi, je l'ai dit. Ce n'est pas le tout de se lever de bonne heure...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE PARC-MONCEAUX.

LE PARC. Ah! enfin! je vous rattrape, vous. farceur! Vous êtes parti sans achever de me poser ma grille.

FLONFLON. Ah! le joli petit bonhomme!

LIMOISIN. C'est le Parc-Monceaux.

LE PARC. Le jardin à la mode. Tout Paris traverse mes allées deux fois par jour, et les enfants ne veulent plus jouer ailleurs que chez moi.

Air : *de la veuve Michel.*

Ah! courez, courez! courez!  
Petites filles,  
Fraîches, gentilles!  
Ah! courez, courez, courez!  
Un jour, hélas, vous grandirez!  
Tout enfants que vous êtes,  
Déjà vous montrez, (bis).  
Vaniteuses, coquettes,  
Ce qu'un jour vous serez.

LIMOISIN. Ah! qué malheur!

LE PARC.

En jouant,  
En sautant,  
Vous guigniez les toilettes...  
En jouant,  
En sautant,  
Vous pensez à l'argent.  
Ah! courez, courez, courez... etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah! courez, etc.

LE PARC.

Un jour l'âme inquiète,  
Et baissant les yeux, (bis).  
Vous veniez en cachette  
Trouver quelque amoureux.

LIMOISIN. Et allez donc!

LE PARC.

Et ces doux  
Rendez-vous  
Seront vos tours de fête.  
A ces doux  
Rendez-vous  
On trompe les époux.  
Ah! courez, courez, courez, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

LE PARC.

Un jour par mes allées,  
Vous irez au bois, (bis).  
Largement étalées  
Dans n' voiture au mois.

LIMOISIN. Et du pain!

LE PARC.

Vos galants,  
Vos amants  
De ces jupes gonflées,  
Vos galants,  
Vos amants  
Sauront les prix coûtants.  
Ah! courez, courez, courez, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

LE PARC. Avec tout ça, venez-vous finir ma grille? Ça presse. J'ai peur qu'on me vole mes bijoux.

FLONFLON. Vos bijoux?

LE PARC. Oui, ma grotte à stalactites en cristal, mon pont rococo, et ma naumachie donc... des ruines en pierre ciselée... Ce n'est pas le tout d'être jardin, je veux être clos.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ENGLISH-FASHION.

ENGLISH-FASHION. Pour jardin anglais, english clôture... serrurerie de Birmingham... c'était moi qui fournissais.

FLONFLON. Vous?

FASHION. Yes, moi. Je étais voyageur du commerce et je exportais tout... Tout ce que je voulais pas garder pour moi.

Air : *des Riflemen.*

Oh! je aimais beaucoup, je aimais les Français. Et j'apportais pour eux de tout ce que j'avais. Avec eux, en tout temps, j'ai toujours fait ainsi. Je voulais même pas qu'on me disait merci.

Jadis déjà de bon cœur  
Je leur donnais le vapeur,  
Inventée,  
Usitée,

Je ne suis pas, ma foi,  
Si c'est par eux ou par moi;  
Mais je ne vois pas pourquoi  
Avec eux, moi, de si près  
J'y regarderais.

Mais à présent, surtout, nous allons sans danger, importer, exporter, trafiquer, échanger. Nous allons marier le sans-gêne au shoking, et le billet de banque à la livre sterling.

Les Français aiment le bal,  
Par un commerce amical  
A la gigue  
Sans fatigue

Us s'accoutumeront;  
Et quand ils la danseront,  
En revanche ils m'apprendront  
Le pas le plus disloquant  
Du joli cancan.  
Car je aimais beaucoup, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Car il aime beaucoup, il aime les Français; il apporte chez nous de merveilleux objets avec nous de tout temps, il fit toujours ainsi; et ne veut même pas qu'on lui dise merci.

LIMOISIN. Je saisis son idée. Tout ça, ça veut dire: Donne-moi de quoi qu'tas, je te donnerai de quoi qu'j'ai.

FASHION. Je étais heureux d'être si bien compris. Shake hand. (Il lui donne une poignée de main.) Je offrerais à vous une cigare. (Il tire un étui et l'ouvre.)

LIMOISIN. (acceptant.) Un cigare anglais.

FASHION. Oh! no! Cigare anglais, je exportais, mais je fumais pas.

MIRLITAINE. Monsieur veut-il se rafraîchir? Pale ale... porter...

FASHION. Oh! non, Je exportais, mais je buvais pas. Je aimais mieux le Bordeaux.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA VIEILLE MENDIANTE.

LA VIEILLE. (au fond.) La charité, s'il vous plaît!

BARIBONDAINE. Ah! la pauvre de tantôt.

FLONFLON. Encore!  
(Bruit de tambour lointain.)

LARIBETTE. Et il nous arrive du monde. (à la vieille.) Allons! dehors!

LE PARC. Pauvre femme! La chasse! La VIEILLE. Merci, mon enfant. N'ait pas peur. On ne me chasse pas comme ça. La première qui entrera ici, ce sera moi.

LE PARC. Vous?

LA VIEILLE. Oui. (Le tambour s'approche.)

LARIBETTE. (à la porte du fond.)

Air : *Je reconduis ces militaires.*  
Voici venir des militaires.

LA VIEILLE. (au Parc.)

Vois-tu là-bas ces militaires?

LARIBETTE.

Je vois une femme avec eux.

LA VIEILLE. (au Parc.)

C'est moi que tu vois avec eux.

FLONFLON. (à la vieille.)

Faudra-t-il des moyens sages  
Pour vous faire quitter ces lieux?

LA VIEILLE. On s'en va... on s'en va... (Elle va au fond. appuyée sur le parc. Ami la perd de vue un instant, puis elle reparait.)

LARIBETTE.

Ils approchent, et je suppose,  
Mes amurs, que leur visite ici  
Nous rapportera quelque chose.  
Recevez-les bien. Les voici.

FLONFLON. (voyant la vieille.) Comment! Encore là!

LE PARC. (à la vieille.) Allez! à revoir, bonne mère.

CHOEUR.

Voici venir des militaires.  
Je vois, à leurs habits poudreux,  
Qu'ils ont aux rives étrangères  
Porté leurs pas aventureux.

(La vieille a disparu, montrant au parc, de son bâton, les personnages qui arrivent, et, de l'autre main, lui recommandant le silence.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOIRE, BARIGOLE, COCHONNET.

VICTOIRE (entrant la première). Halte! front!

CHOEUR.

Air : *Chœur des Soldats, de Faust.*

VICTOIRE, BARIGOLE, COCHONNET.

O France, terre  
Que nous aimons,  
Quand pour la guerre  
Nous te quittons,  
O France chère,  
Nous t'espérons!

Salut, ô France, ô France! Enfin, nous te revoyons

LES AUTRES.

O France, terre  
Que nous aimons,  
L'ami, le frère,  
Que nous pleurons,  
O France chère  
Nous les retrouvons.

Salut, amis! amis, enfin nous vous revoyons!

VICTOIRE, BARIGOULE, COCHONNET.

Tout fiers d'avoir à l'Orient  
Montré quelle force est la nôtre,  
Et que, d'un bout du monde à l'autre,  
Nous pouvons frapper le méchant,  
Tout fiers d'avoir à l'insolent,  
Qui nous brave et qui nous outrage,  
Fait éprouver notre courage,  
Nous revenons le cœur content,  
L'œil souriant,  
Le cœur content.

REPRISE EN CHOEUR.

O France, terre, etc.

VICTOIRE. Rompez les rangs!

COCHONNET (*s'asseyant*). Ouf! ça fait du bien tout de même.

BARIGOULE (*de même*). En voilà, une rude étape!

LARINETTE. Vous venez de bien loin?

VICTOIRE. De Chine, rien que ça.

BARIGOULE. Qu'on peut dire que c'est un pays assez exotique, et qu'il faudrait avoir de bons yeux pour le voir d'ici.

COCHONNET. Que c'est comme qui dirait encore plus loin que le Luxembourg.

FLONFLON (*à Victoire*). Et vous êtes allée là aussi?

VICTOIRE. Parbleu! ces enfants-là, est-ce que ça peut rien faire sans moi?

BARIGOULE. Jamais!

VICTOIRE. Victoire, cantinière au 40<sup>e</sup>! Un régiment qui a fait parler de lui.

BARIGOULE. Même avant d'être au monde.

VICTOIRE.

AIR : de la Fille du Régiment.

Quand le clairon sonne,  
Et qu'on part gaiement  
Quand le canon tonne,  
Je dis : en avant!  
Marchez à la gloire  
A travers les coups,  
Mon nom est Victoire;  
Je marche avec vous.

Prié la Vierge aux premiers rangs,  
Près d'eux, sous le drapeau qu'ils suivent;  
Je donne l'espoir aux mourants  
Et le courage à ceux qui vivent.  
Camarade et sœur du soldat,  
En marche, à la fête, au combat,  
Qu'il faille aimer, aimer, taper ou boire,  
Me voilà, me voilà!  
Près d'eux, je suis là.  
Me voilà, me voilà!  
Je suis toujours là :  
Je m'appelle Victoire! (*Bis.*)

LARINETTE. Vous avez fait un bon voyage?

COCHONNET. Merci, pas plus mal portant.

BARIGOULE. Bon pied, bon œil, et tout prêts à recommencer.

FLONFLON. Pourrait-on vous prier de nous raconter ça?

BARIGOULE. Le soldat français ne sait rien refuser à la beauté!

COCHONNET. Surtout après une traversée de cinq mois.

VICTOIRE. Faut d'abord vous dire que le Chinois est un peuple malin, qui a inventé les feux d'artifice.

BARIGOULE. Il n'y a pas moyen d'en jouir, quoi!

VICTOIRE. V'là donc qu'on nous dit : faut y aller pour s'expliquer une bonne fois... je remplis mon baril...

COCHONNET. On embrasse la payse.

BARIGOULE. On fait les sacs, et en route! Un pied devant l'autre.

COCHONNET.

AIR : Complainte du Pont des Soupirs.

Par malheur, on va par eau ;  
On s'embarque et c' gredin de vaisseau  
Gambade, bade, bade, bade, bade.  
N'était que j'vous respect'rais.  
Je vous dirais combien j'étais  
Malade, lade, lade, lade.  
J'en avais des pâmotions  
À l'air-plaisir aux poissons

TOUS.

Il avait, etc.

BARIGOULE.

On arriv', l'estomac creux,  
Le cœur à l'envers et les yeux  
Si ternes, ternes, ternes, ternes, ternes,  
Qu'on croit voir d'abord trent'six  
Mille chandell'dans ce pays  
D'auternes, ternes, ternes, ternes, ternes  
Mais l'tambour vient d'resonner,  
Il ne s'agit pas d'anferner.

TOUS.

Mais le tambour, etc.

COCHONNET.

En v'là-z-un pays bourbeux  
Où l'fantassin à qui mieux mieux  
Barbotte, hotte, botte, botte!  
Ces inventeurs de Chinois.  
Chez eux ont inventé, je crois,  
La crotte, crotte, crotte, crotte, crotte.  
Mais moi, je suis comme Guzman,  
Je n'ai pas peur du macadam.

TOUS.

Mais il est comme Guzman,  
Il ne craint pas le macadam.

BARIGOULE.

Tout en pataugeant beaucoup,  
On s'dit, c'est l'affaire d'un coup  
De brosse, brosse, brosse, brosse, brosse.  
On attrape les magots  
Et l'on s'en flanque sur leur dos  
Un' bosse, bosse, bosse, bosse, bosse.  
On leur pass' sur l'casquin  
Et l'on nous dit : v'là Pékin.

TOUS.

On leur pass' sur l'casquin,  
Et l'on a arrive à Pékin.

COCHONNET.

On s'met dans l'palais d'été,  
On jouit d'un' volupté  
Pas mince, mince, mince, mince, mince.  
Une princesse, en dansant  
Devient folle en voyant comment  
J'en pince, pince, pince, pince, pince.  
Elle veut, la pauvre enfant,  
M'épouser incontinent.

TOUS.

Elle veut, la pauvre enfant,  
L'épouser incontinent...

BARIGOULE.

Nous partons. Plus d'un amant  
Laisse des regrets à sa mau-  
Darine, rine, rine, rine, rine.  
Mais nous n'voulons pas r'venir  
Sans emporter un p'tit souvenir...  
En Chine, Chine, Chine, Chine, Chine,  
Le magot est si commun  
Que chaqu'troupier en rapporte un.

TOUS.

Le magot, etc.

LARINETTE. Vous devez être fatigués.

VICTOIRE. Bah! cinq mille lieues, ça se digère.

BARIGOULE. Et puis, nous n'avons pas le temps d'être las. Nous avons tant de choses à voir.

COCHONNET. Ah! oui. Il doit y avoir du changement. Je voudrais savoir si les abattoirs sont toujours à leur place.

FLONFLON. Vous n'avez qu'à loger ici; vous le verrez.

COCHONNET. Les abattoirs!

BARIGONDAINE. Vous verrez tout. Nous recevons beaucoup de monde, et en restant ici...

BARIGOULE. J'y prends racine.

LARINETTE (*à Limousin et aux autres*). Quant à vous, messieurs, si vous voulez passer par là, on va vous servir.

VICTOIRE. Ça me regarde. Que désirez-vous là, messieurs? du riquiqui? du fil en quatre? Versez, hom! (*Haut*). Je vais faire causer ceux-là. D'ailleurs, les camarades me raconteront ce qu'ils auront vu.

VICTOIRE.

AIR : du Pardon de Ploermet.

Ouvrez bien les yeux ;  
Songez que tous deux

Vous devez m'instruire.

Regardez, guettez,  
Surtout écoutez,

Ecoutez

Tout ce qu'on va dire!

ENSEMBLE.

Ouvrons } bien les yeux, etc.

Ouvrez }

(*Victoire, Limousin, English-Fashion et le Parc-Monceaux sortent à droite.*)

SCÈNE VIII.

FLONFLON, LARINETTE, FARIGONDAINE, BARIGOULE, COCHONNET, puis HYDROFÈRE.

COCHONNET. Il y a encore une chose que je voudrais bien savoir. C'est si on bâtit la Halle-z-aux-Cuirs.

FLONFLON (*riant*). Ça doit vous intéresser.

BARIGOULE. Ça se voit de reste. Soignez votre langage, Cochonnet. Trop de liaisons.

COCHONNET. Ah! dam! sergent, écoutez donc, c'est le voyage qui porte à ça. Une petite liaison ne serait pas de trop. (*Il lutine Flonflon.*) Il me semble!

BARIGOULE. Hé bien! gamin! je vous engage à respecter l'hospitalité.

COCHONNET. J'obtempère. Mais je me plante à la porte, et la première qui entre... Vlan!

(*Il embrasse Hydrofère qui a paru à la porte.*)

HYDROFÈRE (*lui donnant un soufflet*). Vlan!

BARIGOULE. C'est bien fait.

COCHONNET. (*s'essuyant la bouche.*) Bigre! C'est amer!

HYDROFÈRE. Et ça porte à la peau.

LARINETTE. Ce n'est pas étonnant. C'est Hydrofère, autrement dit l'eau de mer.

COCHONNET. Elle aurait dû me reconnaître; j'ai été assez ballotté sur son sein. Il me semble!

BARIGOULE. La mer à Paris! En voilà un accident!

HYDROFÈRE. Un accident, mon brave! Mais j'arrive comme ça tous les matins.

BARIGOULE. Pourquoi faire?

HYDROFÈRE. Pour baigner les Parisiens; j'ai fondé dans ce but un établissement à bord de la Frégate-École.

COCHONNET. Que c'est ça qui bouleverse toutes mes idées.

AIR : de l'Apothicaire.

Je vois maint'ant que celui-là  
Pourrait bien vraiment être un sage,  
Qui dans les temps à dit com'ça  
Que l'on peut apprendre à tout âge.  
Pour moi cert'v'la du nouveau.  
J'avais souvent vu, — ça m'épate, —  
Mettre la frégate dans l'eau,  
Mais jamais l'eau dans la frégate.

HYDROFÈRE. Eh! bien, ça se voit à présent. Eau de mer prise à Dieppe. Ne pas confondre avec l'eau prise au Havre ou récoltée dans les coquilles d'huîtres, eaux qui pêchent par la qualité et par la quantité...

COCHONNET. De l'eau qui pêche à présent.

BARIGOULE. Dam! Puisqu'elle va en bateau.

HYDROFÈRE. Moi, au contraire, on n'a pas pleuré pour m'avoir. Bains complets de 250 litres... De quoi noyer une famille entière.

FLONFLON. Et vous en apportez beaucoup comme ça?

HYDROFÈRE. Non. Le même sert plusieurs fois.

COCHONNET. Parbleu! Est-ce qu'on n'est pas tous frères?

HYDROFÈRE. Bains de pieds avec un baquet, bains à la lame avec un seau, bains à jet ascendant...

BARIGOULE. Avec autre chose.

COCHONNET. Dites donc, sergent, j'ai envie d'essayer, pour m'habituer à avoir le mal de mer

BARIGOULE. C'est en dehors du service, Tout ce que je peux faire, c'est de ne pas

vous le conseiller. Moi, si j'avais une fille, je ne lui donnerais pas cette habitude-là.  
**HYDROFÈRE.** Il ne vous faut rien, à vous? C'est bien la peine de faire 60 lieues pour s'entendre dire ça!

**COCHONNET.** 60 lieues... à pied!  
**HYDROFÈRE.** Les chemins de fer ne sont pas faits pour les chiens.

**BARIGOLE.** Je ne savais pas qu'ils étaient faits pour la marchandise des porteurs d'eau.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, le POSTILLON DE LONGJUMEAU

**LE POSTILLON (entrant).** Et à quoi voulez-vous que ça serve?... A bas les chemins de fer, et vive moi!

**Où!** qu'il est beau! qu'il est beau! qu'il est beau! La postillon de...

**BARIGOLE.** Suffit! clic, clac.

**COCHONNET.** On sait le reste, mon vieux.  
**FLONFLON.** Vous voilà donc revenu au monde, vous?

**LE POSTILLON.** Repris, ressuscité, remonté sur ma bête.

Il r'vient sur l'eau,  
 Oui, sur l'eau,  
 Oui, sur l'eau.

**BARIGOLE.** Holà! ho! Puisqu'on vous dit qu'on la sait.

**COCHONNET.** Parbleu! Qu'est-ce qui ne la connaît pas? (*Chantant.*)

Ma botte d'asperges! ma botte d'asperges!

**LARIRETTE.** Et il vous vient encore des pratiques?

**LE POSTILLON.** Pas mal comme ça. Tenez! j'amène une grosse mère assez reluisante... qui revient d'un long voyage... la pièce de cinq francs en argent, rien que ça!

**BARIGOLE.** J'aurais aimé à la voir... d'autant qu'étant dans le militaire, je n'en ai pas vu souvent.

**FARIDONDAINE.** Où est-elle?

**LE POSTILLON.** Elle est là. (*Flonflon va au fond.*) Figurez-vous qu'elle est si timide... si timide!...

**COCHONNET.** Je m'étais pourtant laissé dire que d'être en argent, ça donne de l'aplomb.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA PIÈCE DE CINQ FRANCS.

**FLONFLON (à la pièce qu'elle amène par la main).** Venez, ne craignez rien!

**LA PIÈCE (avançant timidement).**

**Air: de la Pénélope à la mode de Caen.**

Que j'ai peur! ah! que j'ai peur!  
 Tremblante ici je m'avance.

Que j'ai peur! ah! que j'ai peur!  
 Ah! ah! ah! ah!

En ce temps, sans protecteur,  
 Voyager, quelle imprudence!  
 On n'entend parler que d'malheur.  
 Je frémis dès que j'y pense,  
 Et je me sens froid au cœur.

Ah!

Que j'ai peur! ah! que j'ai peur!  
 Il est pendant le trajet  
 Mille accidents qu'on redoute.  
 Et si l'on échappe, c'est

Surtout au bout de la route,  
 Qu'à mille, qu'à mille accidents on est sujet.  
 Que j'ai peur! ah! que j'ai peur! etc.

**REPRISE ENSEMBLE,**

Qu'elle a peur! ah! qu'elle a peur! (*bis*).

**BARIGOLE (s'approchant).** Voyons, rassurez-vous, la belle.

**COCHONNET (de même).** Faut pas s'effaroucher comme ça, la petite mère.

**LA PIÈCE (criant).** Des hommes! au secours! à la garde!

**BARIGOLE.** Mais regardez donc... que nous sommes Français et troubadours.

**COCHONNET.** Et que c'est nous qu'est la garde... Il me semble!

**LA PIÈCE.** Des militaires! Protégez-moi.

**COCHONNET.** A l'endroit de quoi?

**BARIGOLE.** Et à l'envers de qui?

**LA PIÈCE.** C'est qu'on raconte des choses si effrayantes! J'avais commencé mon

voyage en chemin de fer. J'étais toute seule avec un monsieur, et en passant sous les tunnels...

**BARIGOLE.** Il vous a dit quelque chose?  
**LA PIÈCE.** Non, au contraire.

**COCHONNET.** Pauvre chatte!  
**LA PIÈCE.** Et en arrivant donc? Il paraît qu'on court de terribles dangers, pour peu qu'on soit bonne. C'est pour ça que j'ai pris la poste.

**BARIGOLE.** Avec cet enfourcheur de poulets-d'inde. Il ne vous effraie pas, lui!

**LA PIÈCE (bas.)** Un peu; il demandait cent sous de guides à chaque relais, et, comme je marchandais, il se payait par à-comptes.

**BARIGOLE.** Le drôle connaît son affaire.

**FLONFLON.** Vous voilà tout entière, en somme, au milieu de gens qui vous aiment, et qui vous voient revenir avec plaisir.

**COCHONNET.** Pour remplacer votre remplaçante, qu'elle avait l'inconvénient de filer par toutes les coutures...

**BARIGOLE.** Toujours dehors, et jamais dedans.

**COCHONNET.** Oh! moi, d'abord...

**Air: Titi lariti.**

Je vous aim' tellement, ma chère,  
 Que, je vous le promets,  
 Si jamais, titi lariti,  
 Si jamais, touton lariton,  
 J'avais tout entière,  
 Jamais je n'échangerais.

Et vous, sergent!

**BARIGOLE.** Tout de même.

**Même air:**

C'est un de mes faiblesses,  
 J'trouv' l'embonpoint charmant!...  
 Quand je touche, titi lariti,  
 Quand je touche, touton lariton,  
 J'aime les grosses pièces...  
 Quand je touch' de l'argent.

**ENSEMBLE.**

Titi lariti, touton lariton. (*bis*).

**LA PIÈCE.** Oh! je sais bien ce que je veux, allez!

**Air: Ronde du Moulin-Rouge (Beauté du diable.)**

Je sais qu'on aime en notre temps  
 Ce qui sonne, et que, sans reproche,  
 On salue, en beaucoup de gens,  
 Le bruit que je fais dans leur poche.

**BARIGOLE.**

Il en est que cela séduit,  
 Et plus d'un sot, pour se distaïre,  
 Écoute, sans autre saluaïre,  
 Sonner des écus dont le bruit,  
 Certes, est tout ce qu'il en espère.

**LA PIÈCE.**

Et dzing, et dzing, et tin, tin, tin!  
 A ce bruit, l'oreille  
 Tressaille et s'éveille.  
 Écoutez ce bruit argentin.

**CHOEUR.**

Et dzing, et dzing, et tin, tin, tin.  
**LA PIÈCE.**

Je sais que les cœurs d'h' présent,  
 A ma puissance sont sensibles,  
 Et qu'avec des flèches d'argent,  
 Les amours atteignent leurs cibles.

**COCHONNET.**

Déjà je me suis aperçù,  
 Quand ça tinte en mon escarcelle,  
 Que ma payse est moins cruelle;  
 Et, je le crois sans l'avoir vu,  
 Toutes les autres sont comme elle.

**LA PIÈCE (parlé).** Selon la position sociale.

**FLONFLON (de même).** Cent sous de billets de loterie!

**LARIRETTE.** Cent sous de bouquet!

**LE POSTILLON.** Cent sous de milord!

**HYDROFÈRE.** Cent sous de bottines!

**BARIGOLE.** Cent sous de crevettes!

**COCHONNET.** Cent sous de flan!

**LA PIÈCE (continuant l'air).**

Eh! dzing! eh! dzing! et tin! tin! tin!  
 A ce bruit l'oreille  
 Tressaille et s'éveille.  
 Écoutez ce bruit argentin.

**REPRISE EN CHOEUR.**

SCÈNE XI.

LES MÊMES, L'AVENIR

**L'AVENIR (entrant vivement).** Eh! dzing! eh! dzing! eh! tin, tin, tin, qui est-ce qui a fait ça?

**LA PIÈCE.** Un homme! Ciel! (*Elle se sauve.*)

**L'AVENIR.** De l'argent! de l'argent! et une place! Vite! une place.

**COCHONNET.** Ce n'est pas ici le bureau. Vous vous trompez de porte.

**L'AVENIR.** Une place pour placer ma musique, dont je n'ai pas le placement.

**FLONFLON.** Ah! dame! pour placer ces choses-là, il faut un nom.

**L'AVENIR.** J'en ai un; je m'appelle l'Avénir.

**BARIGOLE.** Ah! bon, alors votre musique est la musique de... Je connais cette balançoire-là.

**L'AVENIR.** Ma musique est la vraie musique, la musique qui se sert de tout pour tout faire, qui met toute la nature en réquisition.

**Air: Du partage de la richesse.**

De sa puissance imitative  
 Elle a, tirant des effets curieux,  
 Fait tressaïler la locomotive,  
 Mugir l'océan furieux.  
 Elle a fait retentir la guerre,  
 Elle a fait aboyer les chiens;  
 Elle a fait gronder le tonnerre...

**BARIGOLE.**

Et fait siffler les Parisiens.

**L'AVENIR.** J'aurai ma revanche, quand je me serai fait bâïr une salle à mon idée. C'est la place qui me manque. Si seulement on voulait me prêter la plaine des Vertus.

**COCHONNET.** L'opéra, plaine des Vertus? Ça sera déjà du neuf!

**L'AVENIR.** Au moins, j'aurai de l'espace. Je compte élever un édifice où il tiendra cent mille spectateurs.

**BARIGOLE.** Pardon! mais ceux qui seront au bout, dans le fond du bain, comment feront-ils pour entendre?

**L'AVENIR.** J'aurai un orchestre en conséquence. Douze mille exécutants, et quels instruments!

**Air: de M. Certain.**

Pour mon opéra,  
 J'inaugure un nouveau système:  
 Ce système là  
 Fera du bruit, je n'vous dis qu'ça.  
 Selon mon désir,  
 Le bruit résolvant le problème,  
 Fera réussir  
 La musique de l'avenir.  
 Instruments mesquins,  
 Nains,  
 Bons à faire des jou-  
 Joux;  
 Vite éclipssez-vous  
 Tous,  
 Et faites place aux  
 Gros!  
 Pour petit violon  
 Je ne veux pas d'un violoncelle,  
 Et pour chanterelle,  
 Si m'fait la corde du bourdon.  
 J'ai formé l' projet  
 D'emprunter la colonne Vendôme,  
 Qui me conviendrait  
 Pour les morceaux de fagoleet.  
 Si, comm' j'en ai peur,  
 Pour souffler d'dans je n'souv' pas d'homme.  
 On a, par bonheur,  
 Exprès inventé la vapeur,  
 De loin comm' de près,  
 Les  
 Spectateurs enten-  
 dant,  
 Le spectacle fi-  
 Ni,  
 S'en iront toujours  
 Sourds;  
 Et rentrés chez eux,  
 Chien aboyant, enfant qui crie,  
 Epouse en furie,  
 Ils n'trouveront plus rien d'ennuyeur;

Ils n'entendent rien,  
Car pour compléter leur ivresse,  
Grand musicien,  
J'ai fait choix d'un très-bon moyen,  
J'ai par du canon  
Remplacé timballe et gros caisse;  
Quelle invention!  
Quelle heureuse combinaison!  
Sans cesse l'on en-  
Tend  
Mon canon faisant  
Pan,  
Jugez de l'effet  
Fait,  
Quand ce gros pétard!  
Part!  
Chaque timballe  
Viendra d'école Polytechnique;  
J'aurai, c'est logique,  
Pour chef d'orchestre un canonnier.  
Pour mon opéra, etc.

COCHONNET. Comme ça, toute votre musi-  
que sera en canons? .. Il me semble.

MIRLITON. Mais les chanteurs, comment  
les entendra-t-on?

BARIGOLE. Chanteront-ils aussi à la va-  
peur?

COCHONNET. Et avec des voix de quarante-  
huit?

L'AVENIR. Oh! j'ai un moyen sûr pour  
qu'on ne perde pas une note. J'ai inventé  
les relais de ténors. Vous allez voir. (*Il va  
au fond et crie*): Allez là-bas (*Il fait un signe  
avec son bâton de chef d'orchestre*). Entendez-  
vous?

BARIGOLE. Absolument rien.

L'AVENIR. Patience! Ça viendra demain  
matin. Voilà mon plan. Je place des chan-  
teurs de distance en distance, à portée de  
toutes les couches de spectateurs. Quand  
l'un a fini, l'autre ramasse la note qui tombe  
et la jette à son tour.

COCHONNET. Chacun fait sa partie... de  
balle. Eh! bien... voyez-vous? Je ne vous  
l'envoie pas dire... Si la plaine des Ver-  
tus était à moi, je vous la donnerais pour  
votre caserne à musique, parce que... parce  
que je ne vais jamais de ce côté-là.

L'AVENIR. Profano! Une place! une place,  
pour placer ma musique! (*Il sort*.)

## SCENE XII.

LES MÊMES, LE CIRQUE, LE THÉÂTRE  
LYRIQUE.

(*Ils ont chacun sur le dos une malle qu'ils  
déposent en entrant*.)

LE CIRQUE. Voilà un particulier bien em-  
barrassé. Une place! qui est-ce qui n'a pas  
ça?

FLOPFLON. Qui êtes-vous?

LE THÉÂTRE LYRIQUE.

Air: *J'ai perdu mon Eurydice.*

C'est le Théâtre-Lyrique  
Qu'ici vous voyez en moi,  
Je m'applique  
On sait à quoi;  
Voici quel est mon emploi.

Air: *des Noces de Figaro.*

Je prends ma lyre,  
Et chaque jour,  
Je vous soupire  
Un chant d'amour.  
Mon cœur soupire,  
Doux chant d'amour.  
Mon cœur soupire...

Air: *du Bijou perdu.* [drôle]

Ah! qu'il fait donc bon (*bis*) et que c'est donc  
Au son du crin-crin  
D'entonner un joyeux refrain,  
Oui, j'aime à chanter, j'aime à chanter la gaudriole,  
Et quand on m'entend  
Je veux qu'on s' dise: j'ai de l'agrément.  
Ah! qu'il fait donc bon, etc.  
(*Récitatif*). Mais s'amuser toujours ce serait  
ennuyeux.

Air: *de Gil Blas.*

Quelquefois je m'aventure  
Au terrain de l'Opéra  
Série.

COCHONNET.

Hola là, hola là! hola là! là là!  
TOUS.

Hola là! hola là! là là!

LE THÉÂTRE-LYRIQUE.

J'offre au public qui murmure  
Ce qui s'est fait de plus tardant  
En plain-chant...

COCHONNET.

Hola là! hola là! hola là! là!

TOUS.

Hola là! hola là! là là!

BARIGOLE (*au Cirque*). Et vous?

LE CIRQUE. Moi! pendant que mon voisin  
chante, je tonne.

COCHONNET. Bon! quand il détonne, ça fait  
compensation... Il me semble!...

BARIGOLE. Ah! c'est notre théâtre... c'est  
là qu'on représente *la Prise de Pékin*.

LE CIRQUE. Drame richement décoré et  
orné de glaces.

COCHONNET. Ah! oui, je sais... Orgeat, li-  
monade, des glaces!

BARIGOLE.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai vu même un homme exigeant  
Qui, les traitant s'on leurs mérites,  
M'a dit qu'pour qu'on en parle tant,  
Ces glaces sont un peu petites.  
Même il ajoutait sans détour  
Que, puisqu'on sert des demi-glaces,  
Les consommateurs à leur tour  
Devraient payer des demi-glaces.

LE CIRQUE. Dame! il ne faut pas trop re-  
froidir la scène. Faut que ça marche chau-  
dement chez moi.

Air: *de Mangeant (Ma Niece et mon Ours).*

Voici mon jour de bataille,  
Et je suis sûr du succès;  
Car la poudre et la mitraille,  
Ça plaît toujours aux Français.  
Tout s'est fait par tradition  
Chez moi; je serais bien bon  
De me creuser le cerveau  
Pour inventer du nouveau.  
Dès que la toile se lève,  
On voit ordinairement  
Un village où l'on achève  
D'enrôler un régiment.  
Le concert part en chantant;  
Sa mère l'embrasse en pleurant;  
Le trottin d'un air en dessous  
Dit: Ça marche! il est à nous!  
Ce qu'ils disent m'importe guère,  
Car le spectateur n'entend  
Que le bruit que par derrière  
Font les chevaux en piaffant.  
Autre chose! c'est l'hibouac.  
On boit le rhum et le rack.  
Les comiques vont leur train;  
L'un a peur et l'autre a faim.  
Voici l'ennemi! nous y sommes;  
On voit paraître à cheval  
Un régiment de quatre hommes  
Conduits par un général.  
Tout fait son bruit, le clairon,  
Le tambour et le canon;  
Les fusils croisent leurs feux,  
Et ratent à qui mieux mieux.  
Et, la prunelle allumée,  
L'public qu'on sert à son goût,  
Voit à travers la fumée...  
Qu'il ne voit plus rien du tout.  
Mais les cœurs battent contents;  
Dans ces nuages flottants  
Brillent, comme une lueur,  
Les mots: France! gloire! honneur!  
Oui, c'est mon jour de bataille,  
Et je suis sûr du succès!  
Car la poudre et la mitraille  
Ça plaît toujours aux Français.

REPRISE EN CHOEUR.

Oui, c'est son jour de bataille  
Il est bien sûr du succès; etc.

LE CIRQUE. Et ça vaut l'argent. Venez-y  
voir, à mon nouveau domicile.

LE THÉÂTRE-LYRIQUE (*chantant*).

Ah! suis-moi dans mon autre patrie.

BARIGOLE. Vous déménagez donc?

LARIBETTE. Tu ne vois donc pas leurs va-  
lises?

BARIGOLE. Tiens! Je les reconnais à la  
forme.

COCHONNET. Et c'est significatif.

Air: *de la Sentinelle.*

J'ai longtemps cru que ce déplacement,  
N'était qu'un projet illusoire,  
On en parlait comme d'un fait évident,  
Et je ne savais trop qu'en croire.  
Mais, quand j'ai vu, place du Châtelet,  
Ces valises monumentales,  
J'ai compris qu'on déménageait  
Et que le départ approchait;  
Puisqu'on a déjà fait les malles,  
Fait les malles.

BARIGOLE. Même qu'on n'en finissait pas  
de les couvrir; on ne trouvait pas assez de  
crin.

MIRLITON. Enfin les voilà achevées.

## SCENE XII.

LES MÊMES, LA GAITÉ.

LA GAITÉ. Et bientôt ce sera mon tour. Ah!  
ah! ah! nous allons rire!

COCHONNET. En voilà une, qui a l'air ri-  
golo!

BARIGOLE. C'est la gaité en personne.

LA GAITÉ. Moi-même et on peut dire que je  
suis la bien nommée.

Air: *de Fanchon*

Au boulevard du Temple,  
Donnant toujours l'exemple,  
Je ne vous ai montré, morbleu!  
Que fill' désespérées  
Et que scélérats sans aveu,  
Que nères éplorées... } *bis en chœur.*  
Il faut bien rire un peu.  
Plac' au Conservatoire,  
D'un' prose encore plus noire  
J'vous régalerai, j'en fais vœu.  
Car c'est ce qui vous charme.  
C'est là que tout œil, noir ou bleu,  
Ira de sa p'tit' larme... } *bis en chœur.*  
Il faut bien rire un peu.

LARIBETTE. Mes sœurs, voilà le soleil qui  
se couche.

FARIDONDAINE. Alors nous pouvons fermer.  
FLOPFLON. En voilà assez pour aujourd'hui.

Air: *Quand on est deux.*

'La nuit arrive, et je le vois,  
Notre besogne est terminée.  
Je pense de cette journée,  
Que je n'ai pas perdu l'emploi. } *Bis.*

FARIDONDAINE.

Ni moi.

COCHONNET.

Ni moi.

BARIGOLE.

Ni moi.

LA REVUE (*paraisant*).

Ni moi!

## SCENE XIII.

LES MÊMES, LA REVUE. (*Tous les person-  
nages du commencement*.)

LARIBETTE. Que vois-je?

LA REVUE, *chantant*.

On m'a tout pris et je demande la charité.

(*Parlé*) Vous ne voulez pas? Ça m'est égal.

Me voilà, me voilà!

Je m'appelle victoire.

BARIGOLE, COCHONNET. Victoire!

FLONFLON, LARIRETTE, FARIBONDAINE. La vivandière!

LA REVUE. La vivandière ce matin et ce soir, la Revue! Coucou, ah! la voilà!

Tous. La Revue!

BARIGOULE. Tiens! Je la reconnais.

COCHONNET. Je l'ai vue au Champ-de-Mars.

LA REVUE. Oui, moi, qui réclame mes droits et qui reprends ma place... Arrière, les pièces cascadeuses!

LARIRETTE. Nous résisterons.

FLONFLON. Nous sommes chez nous.

LA REVUE. Vous êtes chez moi.

Air de la Milanaise.

Arrière! voici debout.

La Revue,

Qu'on salue!

Je vois tout et j'entends tout,

Je suis chez moi partout.

Muette toute l'année,

Je vois, j'écoute et j'attends.

Mais enfin l'honneur est sonné...

Voici mon jour! il est temps!

On ne rit guères.

Avec nos pères,

A du monde attristé

Disparu la gaieté.

La comédie

Abâtardie

Frappe encor les abus,

Mais ne les raille plus.

Je reste, et veux, à ma voix,

Que l'année

Terminée,

Résonne au moins une fois

Le bon rire gaulois.

Marchands étonnés,

Voleurs patentés,

Frelateurs sans scrupules;

Autours qu'on sait bien,

Qui, n'écrivant rien,

D'autrui prenez le bien;

En vain vous savez

Aller fronts levés...

Vous êtes ridicules!

Fripons et fîdous,

Vous craignez mes coups...

Me voici! gare à vous!

Attentive, l'œil au guet,

Je veille,

Je surveille;

J'ai pour tout ce qui se fait

Une mèche à mon fouet.

Je donne aux morts qu'on revère

Quelques larmes en passant.

J'ai même de la colère,

Quelquefois... mais pas souvent.

Filles perdues,

Ames vendues.

Riches d'en bas partis.

Et trop vite enrichis,

Qu'on vous flétrisse,

Qu'on vous punisse!...

A d'autres le courroux!

Moi, je rirai de vous.

Gare à vous! voici debout

La Revue

Qu'on salue! etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Gare à vous! voici debout

La Revue,

Qu'on salue!

Elle voit tout, entend tout,

Chez elle elle est partout.

COCHONNET. A pas peur, madame... Je ne vous dis que ça.

BARIGOULE. Vous avez pour vous la troupe militaire... Vive la Revue!

Tous. Vive la Revue!

FLONFLON. Nous sommes vaincues, mes sœurs... résignons-nous.

LA REVUE. Et maintenant, à l'ouvrage! Le temps presse... Vous m'aidez, camarades,

BARIGOULE. Avec enthousiasme.

COCHONNET. Présent!

LA REVUE. J'ai entendu parler d'une comète qui est arrivée sans dire gare... Occupez-vous de ça.

BARIGOULE. Suffit! attention, Cochonnet. Par le flanc droit, droite! Pas accéléré. Arche.

LA REVUE (les arrêtant). Un instant, prenez ces talismans. Avec eux vous irez partout.

(Elle leur donne à chacun un petit cornet à pistons.)

COCHONNET. Ça va.

Air : de la *Marie du Mardi gras*.

Troupiers, nous aimons le tambour,  
Mais on peut bien changer d'amour.

CHOEUR.

Troupiers, ils aiment le tambour,  
Mais on peut bien changer d'amour.

COCHONNET.

D'puis longtemps la peau d'an' nous mène.

Eh! ton ton taine,

Payons-nous un peu de piston,

Eh! ton, ton, ton.

Eh! ton, ton, ton. Eh! ton, ton, taine, } bis.

Eh! ton, ton, taine. Eh! ton, ton, ton. }

CHOEUR.

BARIGOULE.

C'est la grande mode à présent,  
On n'entend que cet instrument.

CHOEUR.

C'est la grande mode à présent,  
On n'entend que cet instrument.

BARIGOULE.

Chacun en joue à perdre haleine.

Eh! ton, ton, taine,

Depuis l'ustringue jusqu'au salon,

Eh! ton, ton, ton.

Eh! ton, ton, ton. Eh! ton, ton, taine,

Eh! ton, ton, taine. Eh! ton, ton, ton,

CHOEUR.

LA REVUE.

Partez donc. Ce refrain charmant

Vous servira de talisman.

CHOEUR.

Partez donc. Ce refrain charmant

Vous servira de talisman.

LA REVUE.

Et rapportez une douzaine

Eh! ton, ton, taine.

De gais couplets pour ma chanson,

Eh! ton, ton, ton.

Eh! ton, ton, ton. Eh! ton, ton, taine.

Eh! ton, ton, taine. Eh! ton, ton, ton, etc.

CHOEUR.

(Barigoule et Cochonnet partent en dansant.

Le rideau baisse.)

ACTE DEUXIEME.

DEUXIEME TABLEAU.

Un navire aérien.

SCENE PREMIERE.

LA COMÈTE, un porte-voix à la main, MATELOTS, occupés à la manœuvre.

CHOEUR.

Air : d'Haydée.

A la manœuvre soyons lestes,

Voguons sans faire de dégâts

Au milieu des sphères célestes

Effleurons, mais ne touchons pas.

LA COMÈTE.

Les hommes vous voient; tout myopes

Qu'ils sont, ils ont les yeux sur nous.

Quarante mille télescopes

De là-bas sont braqués sur nous,

Quarante mille télescopes,

Songez-y, sont braqués sur nous.

(Criant dans son porte-voix.) Brassez carré!

La barre au vent, limonnier! Toute au vent!

(parlant.) Les astronomes ne nous pardonneraient jamais, si nous faisions un malheur

qu'ils n'auraient pas prévu.

REPRISE EN CHOEUR.

A la manœuvre, soyons lestes, etc., etc.

LA COMÈTE (regardant avec sa lunette d'approche). Ah! ça, qu'est-ce que je vois donc là-bas?... Voyez-vous?

PREMIER MATELOT. Oui, on dirait une étoile qui file.

DEUXIEME MATELOT. Ça approche.

VOIX DE BARIGOULE (au dehors). Ohé! du davire! ohé!

PREMIER MATELOT. Ça parle.

LA COMÈTE. Qui vive?

BARIGOULE. Amis!

LA COMÈTE. Que voulez-vous?

BARIGOULE. Monter à bord.

LA COMÈTE. Impossible.

BARIGOULE. Merci!

COCHONNET. On y va.

LA COMÈTE. Un abordage! Aux armes! branle-bas de combat!

SCENE II.

LES MÊMES, BARIGOULE, COCHONNET.

BARIGOULE (paraissant sur le bastingage). Ne vous dérangez donc pas pour nous.

COCHONNET (de même). Salut! peut-on entrer!... Si on ne peut pas, ça ne fait rien.

ENSEMBLE.

LA COMÈTE ET LES MATELOTS.

Coyrons vite aux armes!

Sus à l'ennemi!

Enfants, plus d'armes!

Chassons les d'ici.

COCHONNET. Un instant! Nous sommes Français. On peut s'expliquer.

BARIGOULE. Nous n'avons pas de mauvaises intentions. La Comète, s'il vous plaît?

LA COMÈTE. C'est ici. Vous êtes à bord de la *Surprise*, comète de 1864 canons.

COCHONNET. La *Surprise*! Ce nom me surprend.

LA COMÈTE. J'en ai surpris bien d'autres, à commencer par les astronomes, qui m'ont annoncé... sitôt que j'ai été visible à l'œil nu...

BARIGOULE. Ah! dame! La science a des bornes.

COCHONNET. Mon grand-papa me l'a toujours dit.

Air : de la *Foire aux Idées*.

L'astronomie a toujours ça

De bon qu'elle vous prédira

Au juste ce qui se fera,

Aux conditions que voilà.

A trois mois près, elle dira

Quand chaque saison commencera,

S'il n'arrive pas d'ici là

Quelqu'chos qui les dérangera.

Elle vous dira que l'on cuira

L'été, qu'en hiver on gèlera,

Et que, pour sûr, à Panama,

Il fra plus chaud qu'au Kamischatka.

Sans hésiter elle annonçra

Que la pièce que l'on jouera

Avec éclat réussira...

Quand le public l'applaudira.

Elle vous apprendra, recia,

Que quand l'oreil'vous cornera,

C'est que de vous, quelq'n part par là,

Votre femme s'occupera.

D'avance elle vous prédira

Que votre fils vous rassemblera,

A moias pourtant qu'il ne rassemble à

Un cousin que sa mère aura.

A votre aise consultez-la,

Et sauf ces restrictions là,

Dans tout ce qu'elle annonçera

Jamais elle ne se trompera.

REPRISE EN CHOEUR.

A votre aise consultez-la, etc., etc.

COCHONNET (montrant la Comète). Elle a ri.

BARIGOULE. Elle est désarmée. Avec les femmes, ça finit toujours comme ça.

COCHONNET. Ce n'était pas la peine de faire tant la méchante, alors.

LA COMÈTE. Moi, méchante! C'est un bruit qu'on fait courir, et Dieu sait si l'on a raison

Air : de *Suzanne Lagier*.

Dans mon beau ciel, en paix je me promène,

Et, parcourant, en mon vol indol,

L'immensité, je vais où Dieu me mène,

Sans jamais nuire, et sans penser à mal.

Je vais, je vais! mon aile vagabonde,

En son chemin toujours inachové,

Sans le toucher, effleure plus d'un monde,

Que les humains n'ont pas même rêvé.

Ah!

Dans mon beau ciel, en paix je me promène, etc.  
Je vais, je vais, voguant de sphère en sphère  
Et quand sur vous luit mon éclat voisin,  
Je viens porter l'abondance à la terre,  
L'or aux épis, et la pourpre au raisin.

Ah!  
Dans mon beau ciel, en paix je me promène, etc.

COCHONNET. Comme ça, vous n'aurez pas le sein assez dur pour nous repousser?

LA COMÈTE. Faites comme chez vous. Vous êtes mes hôtes.

BARIGOLE. Merci!

UN MATELOT. Une voile!

LA COMÈTE. Où ça?

LE MATELOT. Par bâbord à nous!

CAUDA (en dehors). Ohé de la Surprise! ohé!

LA COMÈTE. C'est la Queue.

COCHONNET. La Queue-en-Brie?

LA COMÈTE. Eh! no...! mon pilote, mon appendice... Cauda, comme l'appellent les savants. Aidez-la à accoster. Je l'avais envoyée sur la terre avec une mission et elle revient. La voici.

### SENE III.

LES MÊMES, CAUDA.

CHOEUR.

AIR :

C'est la queue!  
C'est la queue,  
Qui reparait en ces lieux.  
Tête-bleue!  
C'est la queue,  
Fêtons son retour heureux!

CAUDA (saluant la Comète). De retour à bord, capitaine!

LA COMÈTE. Bonjour, mon plus bel ornement. Eh bien! Qu'as-tu fait là-bas?

CAUDA. Ne m'en parlez pas. Je suis éreintée. En voilà de l'ouvrage! Et quel ouvrage! Je crois que ces gens-là sont fous. Ils vont tous au même endroit, et ils choisissent si drôlement!

Même air.

Qu'on leur donne un 'pièc' bien faite...  
Là, pas d'ouvrage pour moi;  
Mais qu'un donzelle en goguetto  
Leur danse je ne sais quoi.

A la queue!

A la queue!

On accourt là comme au feu

Tête-bleue!

A la queue!

On vient à la queue-jeu-jeu.  
Fille sage, simple, honnête  
Voit les galants s'éloigner.  
Mais aux pieds d'une coquette  
S'agit-il de se traîner?

A la queue!

TOUTS.

A la queue!

On accourt là comme au feu! etc.

BARIGOLE (parlé). Ils sont faits comme ça.

Est-c'du bien qu'il faut qu'on fasse?

Ou ne se presse pas tant.

Mais s'agit-il d'une pièce,

D'un bon diner, ou d'argent?

A la queue!

TOUTS.

A la queue!

On accourt là comme au feu, etc.

COCHONNET.

Quand je suis dans la débîne,

Personn'ne me connaît plus;

Mais j'ai l'œil à la cantine...

V'la les amis revenus...

A la queue!

TOUTS.

A la queue!

On accourt là comme au feu, etc.

BARIGOLE. Sapristi! Je ne sais pas ce que j'ai. Je ne sais pas si c'est le voisinage de madame (montrant Cauda) qui m'échauffe; mais je sue, et ma langue se colle; je cuis tout bonnement.

LA COMÈTE. C'est que nous passons à proximité du soleil.

CAUDA. Si tu as trop chaud, il y a un remède. Prends-le.

COCHONNET. Prendre un remède parce qu'on est échauffé... Le conseil est bon... Il me semble...

BARIGOLE. Et ce remède?

CAUDA. Tu vas voir. (Elle siffle).

### SCENE IV.

LES MÊMES, UN MARCHAND DE PARAPLUIES.

LE MARCHAND.

AIR : Il pleut, il pleut, bergère.

Il ne pleut pas un goutte.

Le soleil rayonnant

De la céleste voûte

Fait un poêle ardent.

Chaque mortel essuie

Son front mal abrité.

Ach! tuez un parapluie...

Beaux parapluis d'été!

BARIGOLE. Une ombrelle! Ça me va!

LE MARCHAND. Une ombrelle, si donc! C'est bon pour les femmes.

COCHONNET. Je ne vois pas pourquoi les faibles hommes n'en profiteraient pas.

LE MARCHAND. Oh! si!

CAUDA. Oh! si!

LA COMÈTE. Oh! si! imiter les femmes! Ah! messieurs les hommes!

AIR : de Piccolino.

Teignez-vous, changez en nègres

Vos cheveux, vos favoris...

Mais les fards et les vinaigres,

Blanc, rouge et poudre de riz... (bis).

Aux dam's laissez ces joujoux.

C'est, je le dis entre nous,

Bon pour elles, bon pour elles;

TOUTS.

Aux dam's laissez ces joujoux,

C'est, je le dis entre nous,

Bon pour elles, pas pour vous.

CAUDA.

Trompez bien ces pauvres femmes,

Et faites-leur traits sur traits.

Montrez-vous meris infâmes,

Et ne vous gênez pas... mais... (bis).

Fair'des traits à son époux,

C'est, je le dis entre nous;

Bon pour elles, bon pour elles.

TOUTS.

Fair'des traits à son époux,

C'est, je le dis entre nous,

Bon pour elles, pas pour vous.

LE MARCHAND.

Les dames ont des ressources...

Comme elles ayez coquets,

Sous un voile vert aux courages.

Abritez votre teint frais. (bis).

Mais des ombrelles pour vous!

C'est, je le dis entre nous,

Bon pour elles, bon pour elles.

TOUTS.

Mais des ombrelles pour vous!

C'est, je le dis entre nous,

Bon pour elles, pas pour vous!

COCHONNET. Je veux bien, moi; je ne suis pas entêté.

LE MARCHAND. Voilà ce qu'il vous faut. La mode nouvelle de cette année. Parapluie d'été... manche de jone, couteil gris doublé de soie verte... il n'y a rien de plus frais.

BARIGOLE. Bon! Je le prends. S'il pleut, je l'ouvrirai.

LE MARCHAND (vivement). Non! quand il pleut, on le ferme.

BARIGOLE. Pour être mouillé?

LE MARCHAND. De peur de le mouiller.

BARIGOLE (étendant la main). Ah! bah! il n'a pas l'air de pleuvoir, je me risque. (Il ouvre le parapluie). Tiens! mais vous aviez raison.

AIR : Simple soldat.

Sous cet abri commode et protecteur,  
Je sens déjà que j'échappe à mes peines.  
Déjà je sens une douce fraîcheur

Me pénétrer et couler dans mes veines,  
Je n'ai rien vu de si rafraichissant :

COCHONNET.

C'est au point que ça m'inquiète...

J'ai peur d'un refroidissement,

Et je crois que je vais vraiment

Siffler pour avoir un'chauffrette!

Il va me falloir un'chauffrette!

(Fermant le parapluie). Assez! Voilà une jolie invention!

(Le marchand reprend les parapluies et sort avec les matelots.)

BARIGOLE. C'est dommage que ça ne rafraichisse que l'extérieur. Est-ce qu'on ne pourrait pas ajouter un perfectionnement... pour le goulot et ses dépendances?

LA COMÈTE. Tu vas avoir ce qu'il te faut. La comète est renommée pour son vin.

COCHONNET (à part). Bonne maison! Je demanderai une pleine eau et un restaurant.

LA COMÈTE. Cauda! Un coup de galoubet, ma fille!

CAUDA (sifflant). Ça y est, madame. (Un tonneau de porteur d'eau parait, sur lequel est écrit : BON VIN A 70 CENTIMES LE LITRE.)

BARIGOLE. Qu'est-ce que c'est que ça? Du vin dans un tonneau!

LA COMÈTE. C'est sa place.

COCHONNET. Dans un tonneau de porteur d'eau!

LA COMÈTE. C'est sa place. Les marchands de vin vendaient tant d'eau, que les porteurs d'eau se sont mis à vendre du vin!

COCHONNET. Sergent! Il ne faut pas dire : Tonneau, je ne boirai pas de ton vin... il me semble.

BARIGOLE. L'enfant a raison. Versez.

LA COMÈTE. Tourne le robinet toi-même.

BARIGOLE. Je veux bien. (Il tourne le robinet, le tonneau s'ouvre à sa droite et à sa gauche. Les eaux s'écoulent.)

COCHONNET. On va donc pouvoir écraser un grain!

### SCENE V.

LES MÊMES, L'EAU D'IVRY, L'EAU DE CHAILLOT, L'EAU DE ST-OUEN, L'EAU DE CHAMPAGNE.

BARIGOLE. Doucement! Ça déborde.

LA COMÈTE. Tu t'es trompé de canelle. C'est à l'eau que tu as ouvert.

COCHONNET. Tant d'eau que ça!

LES EAUX.

AIR : du Père Trinquart.

Glou! glou! glou! glou! glou!

Vite,

On nous invite.

Avec nos doux

Glou! glou! glou!

Nous voici, c'est nous.

L'EAU DE CHAILLOT.

Moi de Chaillot je quitte la machine.

L'EAU DE SAINT-OUEN.

Moi, de Saint-Ouen je viens, ça se devine.

L'EAU D'IVRY.

C'est près d'Ivry que je dois m'épancher.

L'EAU DE CHAMPAGNE.

Jusqu'en Champagne on viendra me chercher.

TOUTES.

Glou! glou! glou! glou! glou! etc.

BARIGOLE. Pourquoi cette variété d'eaux?

LA COMÈTE. Pour en avoir de toutes les qualités: cachet vert, cachet rouge; n'avoir qu'une seule eau à boire, c'était inouï.

L'EAU DE CHAILLOT. Le monde est si ingrat!

AIR : En vérité, je vous le dis.

C'est la pompe à feu de Chaillot

Qui me tire de la rivière;

C'est de là que mon onde claire

Sur Paris se répand à flot.

O Paris, comme tu me trompes!

J'aurais cru qu'tu vendrais plutôt

Renier Satan et ses pompes

Que la pompe à feu de Chaillot.

COCHONNET. Est-elle fière!

Même air.

A Chaillot, ma chère, à Chaillot,  
Vous avez puisé des manières  
Hautaines qui ne vous vont guères.  
Vous v'nez d'bas si vous montez haut.  
Plus d'une cocotte trop vaine  
Qui veut fair' la femme comme il faut,  
Commu' vous s'entend dir' pour sa peine :  
A Chaillot! ma bonne, à Chaillot!

L'EAU DE CHAILLOT (*montrant l'eau d'Ivry*).  
Et dire que c'est cette petite intrigante-là qui  
fait mon malheur, avec son air de bergère  
d'Ivry. C'est elle qui veut me dégouter.

L'EAU D'IVRY. Et j'ai mes raisons pour ça.  
Au moins, moi, je suis au-dessus de la cor-  
ruption.

AIR : de Ya mein herr.

Je n'suis qu'une paysanne,  
Et j'n'ons pas vu vraiment  
La grand'ville où l'on s'damme,  
Où l'on se salit tant ;  
Je n'suis qu'un' paysanne,  
Et j'ons l'cœur innocent,  
L'cœur innocent!  
Ou, ou ou, ou, ou, ou, ou,  
Oui, j'ons l'cœur innocent!  
La lourette, Ion là!  
Ah! ah! ah! ah!

COCHONNET. Ah! l'innocence des champs!  
Il n'y a que ça... Il me semble!

L'EAU D'IVRY. Et c'est si vite perdu! De-  
mandez à ma pauvre petite camarade, qui  
se cache là-bas. (*Elle montre l'eau de Saint-  
Ouen.*)

BARIGOLE. Cette petite souillon? Que lui  
est-il arrivé?

L'EAU D'IVRY. C'est l'eau de Saint-Ouen.  
Elle a perdu sa pureté.

BARIGOLE. Voyez-vous ça! si jeune!  
L'EAU DE SAINT-OUEN (*pleurant*). Ce n'est pas  
ma faute.

AIR : Ah! dis-moi, douce Marie!

Hélas, pour faner la rose,  
Comme il faut donc peu de chose!  
Et que de pièges, hélas!  
Honneur, tendus sous les pas!  
Bien suprême,  
Bien que j'aime,  
Qu'on m'a pris malgré moi-même,  
A toute heure,  
Je te pleure...  
Ne peux-tu  
M'être rendu?  
J'étais là, tranquille et pure,  
Dans mon lit au doux murmure...  
Un vilain, qu'je n'connais pas,  
Se jett' soudain dans mes bras...  
Hélas! pour faner la rose, etc.

COCHONNET. Comme ça, plus d'innocence!  
L'EAU DE SAINT-OUEN. Je ne manque pour-  
tant pas de vertu. On va chercher bien loin  
l'eau de Sedlitz, et on la paie bien cher...  
Moi, j'ai purgé tout Montmartre... gratis!

BARIGOLE. Et on ne veut pas vous garder!  
L'EAU DE SAINT-OUEN. Ah! ouiche! Sitôt  
que j'arrive... en chasse! en chasse!

BARIGOLE. Elle est moins distinguée que  
les eaux de Bade.

LA COMÈTE. C'est l'effet des mauvaises fré-  
quentations. Elle a été compromise par un  
mauvais sujet, qui s'est traîné dans les ruis-  
seaux, et qu'on appelle le grand égout col-  
lecteur.

BARIGOLE. Il n'est pas en bonne odeur!

COCHONNET (*s'éloignant*). C'est donc ça!...  
à une autre! (*regardant l'Eau de Champagne*.)

En voilà une qui a un petit air guilleret.  
L'EAU DE CHAMPAGNE. Moi! Monsieur, je  
suis une eau du meilleur cru. Je viens, ou  
plutôt je viendrai de la Champagne, quand  
on m'aura fait un chemin.

AIR : Du Page de Madame Malborough.

Pif! paf! pan!  
Moi, je mouasse et je pétille.  
Pif! paf! pan!  
Je vais m'élançant  
Gaiement.  
Pif! paf! pan!  
Buvez mon onde gentille;  
Pif! paf! pan! pan!  
Vous s'rez surpris et content  
D'être gris en la buvant.

Partout d'avance on me vante,  
Et ce n'est pas sans raison.  
Car jamais eau plus charmante,  
Ne vous servit de boisson.  
Versez-moi dans le verre  
De la beauté sévère  
Qui dispute son cœur;  
Vous la verrez plus belle,  
Et bientôt avec elle,  
Devenu son vainqueur,  
Vous chanterez en chœur :

TOUS.

Pif! paf! pan!  
Elle mouasse, elle pétille,  
Pif! paf! pan!

Elle va s'élançant  
Gaiement.

Pif! paf! pan!  
Buvez cette onde gentille;  
Pif! paf! pan! pan!  
On est surpris et content  
D'être gris en la buvant.

L'EAU DE CHAMPAGNE. Et croiriez-vous qu'il  
y a pourtant des gens qui disent du mal de  
moi? Ils me traitent d'eau calcaire.

COCHONNET. Calcaire! Qu'est-ce que ça  
veut dire, sergent?

BARIGOLE. Ça se comprend.

AIR : Des Cinq Codes.

A ça je ne m'attendais guère.  
Mon étonnement est sans égal  
De voir l'Égypte en cette affaire.  
Au Nil je ne veux pas de mal.  
Mais rien qu'en vous voyant, ma chère,  
En vérité, je vous le dis,  
Je suis sûr que l'eau qu'a le Caire  
Ne vaut pas l'eau qu'a Paris.

COCHONNET. Est-il instruit, ce sergent!  
alors c'est celle-là que je préfère.

### SCENE VI.

LES MÊMES, L'EAU DE PASSY.

L'EAU DE PASSY (*paraissant*). Un instant!

AIR : Des Chevaliers du Pince-Nez.

Ondes de toute provenance,  
Qui fait's vos embarras ici...

TOUS  
Ici!

L'EAU DE PASSY.

Baissez tout's le nez, et silence!  
Me voilà! Je viens de Passy.

TOUS.  
Passy!

L'EAU DE PASSY.

J'ai fui longtemps devant la sonde  
Qui creusait mon puits artésien.  
Mais de ma retraite profonde  
Je sors et je m'en trouve bien.

Passager, me voici!  
Laissez passer l'eau de Passy!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Passage! la voici.

Laissez  
Laissez { passer l'eau de Passy

L'EAU DE PASSY.

De là haut mon onde guillarde  
Jaillira comme un vrai torrent...

TOUS.  
Torrent!

L'EAU DE PASSY.

Partout, jusque dans la mansarde,  
Je monterai d'un jet puissant.

TOUS.  
Puissant!

L'EAU DE PASSY.

Je veux qu'i'bourgeois que j'invite  
A goûter ces bienfaits nouveaux  
Me nomme Sultan favorite  
Au harem des nouvelles eaux.  
Passage! etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Passage, etc.

TOUTES LES EAUX. Sultane favorite! Non!  
non!

LA COMÈTE. Voulez-vous vous taire?  
COCHONNET. Pour des eaux bien élevées,  
voilà une drôle de conduite.

BARIGOLE. Avec tout ça on m'avait pro-  
mis du vin, et je n'en vois pas.

### SCENE VII.

LES MÊMES. LE VIN.

LE VIN, *parlant avec l'accent auvergnat*.  
Me voilà, fouchtra!

BARIGOLE. Tiens! c'est un Auverpin.

LE VIN.

AIR : De la rose de Saint-Flour.  
Pour vivre dans l'abondance,  
Dès longtemps j'épousai l'eau.

TOUS.

Pour vivre dans l'abondance,  
Il avait épousé l'eau.

LE VIN.

Une nouvelle ordonnance  
D'un sérail me fait cadeau.

TOUS.

Une nouvelle ordonnance  
D'un sérail lui fait cadeau.

LE VIN.

Pour embellir mes destins,  
J'ras, prenant des mœurs plus lestes,  
Goûter des plaisirs célestes  
Sur le quai des Célestins

Ah! ah!

TOUS.

Ah! ah!

LE VIN.

Ah! ah!

TOUS.

Ah! ah!

LE VIN.

De bon époux, me voilà  
A présent d'venu pacha.

REPRISE.

Pour vivre dans l'abondance, etc., etc.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Quelle chance! que cette chance-là!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

V'la le vin devenu pacha!

BARIGOLE. Pacha!

LE VIN. Oui, ces dames sont mes sultanes;  
ces eaux de différents endroits...

COCHONNET. Sont toutes pour vous des  
o...dalisques.

BARIGOLE. Et c'est ce vin trop marié qui  
est le vin de la comète?

LA COMÈTE. Oui, tel que l'ont fait les  
hommes.

COCHONNET. Après ça, ça doit plaire,  
comme tout ce qui vient de vous... (*Saluant  
Cauda.*) et tout ce qui procède de madame  
votre appendice.

AIR de Téniers.

Plus d'une mode singulière  
Fut patronnée et prescrite par vous,  
Et ce qui vient de vous, ma chère,  
Chez les humains, est assez dans leurs goûts.  
Ils ont aimé les perruques à queue;  
Par une mod' qui ne charmera qu'eux,  
Ils aiment les robes à queue...  
Ils aimeront les vins squeux.

LA COMÈTE. Enfin, qu'on le goûte ou  
non...

BARIGOLE. Goûtons-le toujours.

LA COMÈTE. Des coupes!

CAUDA. (*Après avoir siffié, criant dans le  
porte-voix*). Tout le monde sur le pont!

### SCENE VIII.

LES MÊMES, LES MATELOTS.

(*Ils entrent, apportant des verres que l'on  
distribue et un seau, avec lequel le vin verse  
à la ronde.*)

LE VIN.

AIR : de l'Omelette à la Follembèche.  
Quand on voulait se mettre en joie,

TOUS.

Se mettre en joie. (*bis*)

LE VIN.

Jadis la futaille était là.

TOUS.

Elle était là. (*bis*)

LE VIN.

Mais à présent, ce n'est plus ça,

TOUS.

Ce n'est plus ça! (*bis*)

LE VIN.

C' n'est plus à la cave qu'on va.

Tous.  
Plus là qu'on va! (bis)  
LE VIN.  
Le buveur maintenant, qu'on il festoie,  
Ne chante plus bouteille et tonneau.  
Car le vin se vend à la voie  
Le vin coule dans le ruisseau. } bis.  
(Frappant avec le cercle du seau).

A l'eau, oh !  
Tends ton verre, ivrogne,  
A l'eau, oh !  
Et bois à pleins seaux.  
A l'eau, oh !  
Voilà le Bourgogne !  
A l'eau, oh !  
Voilà le Bordeaux !

Chantons, sans craindre pour nos cerveaux,  
Le vin qui se puise à la Seine.  
Viv' le jus de lafe, lafe, lafe, (bis)  
Vive le jus de lafe, de la fontaine !

REPRISE EN CHOEUR.  
A l'eau, oh ! etc.

BARIGOLE. Maintenant que nous sommes  
abreuvés, en route, Cochonnet !

LA COMÈTE. Déjà !

BARIGOLE. Il le faut.

LA COMÈTE. On va vous reconduire. (Criant.)  
Armez l'aérolithe major !

CAUDA. Encore un verre, et adieu !

REPRISE DU CHOEUR.

(Barigoule et Cochonnet montent l'escalier du  
bastingage. — Le décor change.)

### TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur d'une cage.

### SCENE IX.

MERLIFLOR, AUTRES MERLES.

(Merliflor entre à droite, les autres à gauche.)

MERLIFLOR. Salut, Messieurs ! En qualité  
de votre président, je vous remercie de  
votre exactitude. Je vois avec plaisir que le  
club des Merles ne chômera point.

PREMIER MERLE. Je ne suis pourtant pas  
sans éprouver quelques scrupules.

MERLIFLOR. Et lesquels ? Quelle institution  
était plus nécessaire que la nôtre ? Et quand  
je dis plus nécessaire... c'est plus neces-  
saire, que je veux dire. L'art dramatique  
s'en allait en brindezingue, disloqué par  
l'indifférence publique. Les pièces vivaient  
tranquilles ou mouraient de leur belle mort.  
Ça ne pouvait pas durer. Nous étions là,  
nous autres gens d'argent et de loisir. La  
mauvaise littérature faisait tort à nos di-  
gestions. Nous nous sommes dit :

Air : *Du serais qui te fait envie.*

Que le public trop idolâtre  
Au théâtre ne valait rien ;  
Que partout, surtout au théâtre,  
Châtier bien, c'est aimer bien ;  
Qu'à l'art on devait sans faiblesses  
Montrer les chemins les meilleurs,  
Et qu'il fallait siffler les pièces,  
Pour encourager les auteurs.

Tous. Bravo ! bravo !

DEUXIÈME MERLE. Que notre président  
Merliflor me pardonne... Mais j'ai une  
crainte.

MERLIFLOR. Parlez !

DEUXIÈME MERLE. Ces rats d'écrivains sont  
mauvaises langues... J'ai peur qu'ils n'affec-  
tent de nous confondre avec une autre es-  
pèce d'oiseaux.

MERLIFLOR. Fi ! Il n'y a pas de danger.

### SCENE X.

LES MÊMES, UN HUISSIER, puis BARIGOLE  
ET COCHONNET.

UN HUISSIER. Monsieur le président, deux  
visiteurs demandent à être introduits.

MERLIFLOR. Ah ! qu'ils entrent (Barigoule,  
Cochonnet entrent et saluent). Bonjour, mes-  
sieurs. J'ai reçu votre lettre, et je sais ce qui  
vous amène. Vous pouvez assister à la  
séance. Mais pardon ! il faut d'abord que  
nous fixions le sort d'une pièce qui se joue  
ce soir. (Aux Merles) Messieurs ! je vais aux  
voix ! (Il leur parle bas tour à tour.)

COCHONNET (à Barigoule). Tiens ! dites  
donc, sergent, comment donc qu'ils font  
pour juger comme ça une pièce qui se  
jouera-z-à ce soir ?

BARIGOLE. Z-à-ce soir ! soignez votre lan-  
gage, Cochonnet ; vous êtes chez des gens  
vétillieux.

COCHONNET. Mais, sergent, vous me repre-  
nez toujours. Voyons, là, une bonne fois  
vous qu'êtes savant, faut-il dire : J'ai l'été,  
ou j'ai z-été ?

BARIGOLE. Ça dépend des pays. Ainsi par  
exemple, chez moi, que je suis de Saint-  
Etienne, oùs qu'on fabrique du velours, on  
dit : J'ai-z-été.

COCHONNET. Alors, moi qui suis de la  
Bourgogne, faut que je dise : J'ai l'été.

BARIGOLE. Pourquoi ?

COCHONNET. Parce qu'il y a beaucoup de  
nourrices.

MERLIFLOR. C'est fait. Encore une ! uitt !

L'HUISSIER. Il y a là une dame qui demande  
audience.

MERLIFLOR. Faites-la entrer ! Messieurs,  
nous sommes en séance.

### SCENE XI.

LES MÊMES, LA COMÉDIE.

LA COMÉDIE (entrant).

Air : *de la Sarabande. (Mangeant.)*

Je suis, je suis la Comédie,  
Si parfois je vous fais pleurer,  
C'est pour contenter votre envie,  
Non pour goût, j'ose l'assurer.

En me voyant j'aime mieux que l'on rie,  
Car il faut bien que j'amuse à mon tour  
Ceux qui me donnent chaque jour  
La comédie.

Je suis, je suis la Comédie !  
Gens de tout temps, riez bien tous,  
En écoutant ma voix hardie ;  
Car, moi, je ris assez de vous.

MERLIFLOR. Soyez-la bienvenue, madame.  
On a des compliments à vous faire.

LA COMÉDIE. Il y a pas mal de gens  
qui me l'ont dit avant vous, et pour leur ar-  
gent encore. C'est égal, allez ! ça flatte tou-  
jours.

MERLIFLOR. Vous avez bien choisi vos su-  
jets.

LA COMÉDIE. Tiens ! vous croyez donc que  
je n'y vois pas clair ?... Je n'ai eu qu'à re-  
garder... Au temps où nous sommes, les  
effrontés, ça vous crève les yeux.

MERLIFLOR. Le fait est que le toupet est  
bien porté, à notre époque.

COCHONNET. Oh ! le toupet ! Dire que si j'en  
avais, je serais colonel, à c't'heure... ou pour  
le moins caporal. Le toupet ! il n'y a que ça,  
n'est-ce pas, sergent ?

BARIGOLE. Que ça dépend de la coupe des  
cheveux.

Air : *Je loge au 4<sup>e</sup> étage.*

Je sais un fils de bonn'famille,  
Qui traîne partout en public,  
Un'dame, moins femme que fille,  
Et qui vous dit, — c'est là son tic :  
Qu'est-ce que ça m'fait ? Elle a du chic !  
Au bras quand il a sa conquête,  
Il prend un air tout glorieux...  
On trou' ça beau ; moi j'dis qu'c'est bête...  
Tout ça dépend d'la coup' des cheveux.

Tous.

On troue ça beau ; moi, etc.

LA COMÉDIE.

Je vois, par une vieille rubrique,  
Un sot, se faisant sans façon  
Noble de sa propre fabrique,  
Allonger tout doucement son nom,  
Malgré la loi qui lui dit non !  
Devant le titre qu'il se prête,  
Les nignods ouvrent de grands yeux...  
On trou' ça beau ; moi, j'dis qu'c'est bête...  
Tout ça dépend d'la coup' des cheveux.

Tous.

On troue ça beau ; moi, etc.

MERLIFLOR.

Un emprunteur, de moules faciles,  
Exploit' des amis complaisans.  
Il ne rend rien. Les imbéciles,  
En proie à des besoins urgents,  
Tirent la langue... Il est bien temps !

Ils le voient, riche de sa dette,  
Passer fièrement devant eux.  
On trou' ça beau ; moi, j'dis qu'c'est bête.  
Tout ça dépend d'la coup' des cheveux.

Tous.

On troue ça beau ; moi, etc.

COCHONNET.

Moi, j'en vois un qui se prélassa,  
Traîné par deux poneys nabots,  
Dans un' petit' voiture' si basse,  
Que l'extrémité de son dos  
Se promène dans les ruisseaux.  
Sur le siège de sa charrette,  
Il prend un bain de sièg' !... C'est fameux !  
On trou' ça beau ; moi, j'dis qu'c'est bête...  
Tout ça dépend d'la coup' des cheveux !

Tous.

On trou' ça beau ; moi, etc.

LA COMÉDIE. Ah ! les amis... Je ne les ai  
pas oubliés. Nos intimes ! voilà une étude  
prise sur le fait !

MERLIFLOR. Je crois bien ! tous fanx bons-  
hommes ! Il n'y a rien de plus vrai.

BARIGOLE. Et francs comme l'osier. C'en'est  
pas ceux-là qui cacheraient ce qu'ils ont sur  
le cœur.

LA COMÉDIE (mettant les poings sur les han-  
ches). Hé ! bien, quoi ? Faut-il pas mettre des  
bas de soie, pour le dire ce qu'on pense de  
toi ? Si tu as le nez de travers et l'œil  
louchon, est-ce une raison pour qu'on ne te  
le dise pas, cornichon ?

MERLIFLOR. Oh ! je reconnais ce langage.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Tous ces gens-là, dans leur verre incivil,  
Sans se fâcher disant la vérité,  
Semblent avoir appris l'art difficile  
D's'entreprendre en société.  
Comme à la halle on en voit là de grises.  
L'esprit n'y manque pas, Dieu merci !  
Et c'est pourtant là qu'il faut aller si  
On veut entendre des sottises.

MERLIFLOR. C'est égal, faites-en beaucoup  
comme ça.

LA COMÉDIE. Et la place ? Est-ce que j'ai  
mes coudées franches ?

MERLIFLOR. Qu'est-ce qui vous gêne ?  
(On entend jouer l'air de la Grâce de Dieu  
sur un orgue.)

LA COMÉDIE. Ça.

### SCENE XII.

LES MÊMES, PIERRROT.

PIERRROT (entre en chantant et en jouant de  
l'orgue)

Adieu,  
A la grâce de Dieu !

Deux cents lieues comme ça ! toujours  
tout droit et en tournant toujours.

BARIGOLE. Mâtin ! ça doit vous ennuyer ;  
j'en pleurerais, moi, à votre place.

LA COMÉDIE. Et pendant ce temps-là, moi,  
je me morfonds. Oh ! les reprises !

MERLIFLOR. Le théâtre est en si mauvais  
état. Il faut bien boucher les trous.

LA COMÉDIE.

Air : *du Charlatanisme.*

Partout on se plaint cependant  
Que l'art reste stationnaire ;  
Comment peut-il avancer quand  
On le fait marcher en arrière ?

MERLIFLOR.

C'est vrai, l'art, je le reconnais,  
Ne peut d'une bien vive allure,  
Suivre la route du progrès,  
Quand on met, à chaque relais,  
De vieux chevaux à sa voiture. (bis.)

PIERRROT. On leur met des jambes neuves,  
aux vieux chevaux. Un air de dansc, et youp  
la Catarina !

MERLIFLOR. Au moment où l'on s'y attend  
le moins.

COCHONNET. On amène ça d'une manière  
ingénieuse... J'ai fait venir ici tout l'opéra.  
— Ah ! commandeur, il n'y a que vous pour  
avoir de ces idées là. — Et maintenant que  
la fête commence...

PIERRROT. Et en avant ! oh ! les ballets ! on  
aime ça.

Air : *On en dira tant, tant, tant.*

C'est comme ça ; l'aspect joyeux  
Du bal enivre d'avance ;  
On aime le vin mousseux  
Et le bouchon qui s'élançe.  
Qu'on en serve, on dit : ça me plat !  
Encore qu'p'tit' goutt' de daucé.  
Ça me plat, oui, ça me plat !  
Encore un p'tit coup de ballet !

MERLIFLOR. Moi, je suis de l'avis de ma-  
dame.

(Même air).

Toutes ces reprises-là  
Font à l'art un tort immense,  
Et tant qu'une seul' restera  
Sur l'affiche en permanence,  
Je m'écrierai : ça m'déplait !  
Qu'on la flanque donc en danse !  
Ça m'déplait, oui, ça m'déplait,  
Encore un p'tit coup de ballet !

PIERROT. Ah ! la Catarina ! j'oubliais ! (Chan-  
tant.)

Adieu,

A la grâce de Dieu !

BARIGOLE. Qu'est-ce qui lui prend ?

PIERROT. Et mon actrice, à qui je ne pen-  
sais plus ! Je la conduis comme ça... et il y  
a loin du Gymnase à la Porte-Saint-Martin.  
Mais avec ça, je la tiens... Victoire !

MERLIFLOR. En latin, Victoria.

PIERROT.

Adieu,

A la grâce de Dieu !

BARIGOLE. Adieu, mon brave ! bon voyage.

### SCENE XIII.

LES MÊMES, moins PIERROT.

COCHONNET. En voilà une drôle de manière  
d'enrôler des recrues... Il me semble...

BARIGOLE. C'est comme ça qu'on se fait  
une troupe.

LA COMÉDIE. Une troupe ! ah oui ! on s'oc-  
cupe bien de ça, à présent.

MERLIFLOR. On a inventé autre chose.

Air : *de M. Moniot (les Rameneurs.)*

Les théâtres sont plus malus ;  
Voyant que c'est le neuf qu'on aime,  
Ils ont pris un autre système,  
C'est la grève des cabotins.  
Jadis, moins savants en malices,  
Les directeurs, avec grand soin,  
Gardaient les acteurs, les actrices,  
Dont ils savaient avoir besoin.  
Là, les artistes vieillissaient ;  
Fortis du lien qui les rassemblait,  
Leurs talents se fondaient ensemble,  
Et l'un par l'autre grandissaient.  
Mais c'est autre chose à cette heure :  
Un théâtre n'est plus vraiment  
Une maison où l'on demeure ;  
C'est une auberge où l'on descend.  
Veut-on monter au boulevard  
Une pièce ? pour chaque rôle,  
Vite, à l'improviste on enrôle  
Des comédiens de hasard.  
C'est une chasse, une battue.  
On en emprunte à ses voisins ;  
On en recolle dans la rue...  
C'est la grève des cabotins.  
Avez-vous vu parfois là-bas  
Les maçons faisant leur affaire ?  
Avez-vous vu place du Caire  
Les cardeuses de matelas ?  
Tels, dans leurs oisivetés douces,  
Les artistes qu'on va chercher  
Attendent, en tournant leurs pouces,  
Que l'on vienne les embaucher.  
L'auteur célèbre a dit : Je veux  
Que mon héroïne soit blonde,  
Que l'amant ait la voix profonde,  
Que le traître ait... de beaux cheveux.  
Vite, à la grève ! on cherche, on fouille  
Dans le tas, et l'on fait du tout  
Un vrai salmis où tout se hrouille.  
Tant mieux ! on aime la ragout !  
Les pièces sont des arlequins ;  
Pour les habiller à la mode,  
Il est un système commode...  
C'est la grève des cabotins !

REPRISE EN CHOEUR.

COCHONNET. C'est donc ça que je ne m'y  
reconnais jamais en lisant les affiches.

BARIGOLE. Vous verrez qu'un jour le  
même acteur jouera sur deux théâtres à la  
fois.

LA COMÉDIE. Enfin, il n'y a plus que ça de  
vieilles pièces avec un acteur nouveau, fût-il  
iroquois, fût-il nègre.

MERLIFLOR. C'est vrai !

Air : *de l'Héritière.*

Nagère encore, j'ai vu l'italienne  
Myrra jouer Beatrix en français.

LA COMÉDIE.

Et n'est-ce pas à Londres, sur la scène  
Qu'Armand Duval joue Hamlet en anglais.  
J'entends d'ici le bruit de son succès

MERLIFLOR.

Ces deux faits là lèvent tous les scrupules,  
Et d'après eux, je vois qu'un moricaud  
Peut réussir aux Funambules  
En jouant les rôles de Pierrot.  
Etant tout noir, il ferait un bon Pierrot.

COCHONNET. Seulement il faut qu'on sache  
nager.

LA COMÉDIE. Le troupié a raison ; on met  
tant d'eau dans les pièces pour les rafraî-  
chir... Comptez un peu sur vos doigts.

MERLIFLOR. Un décor vert de mer au  
monstre.

LA COMÉDIE. Un peu de vague dans les  
chevaux du Caroussel.

MERLIFLOR. La Seine rajoutée à la Tour  
de Nesle.

BARIGOLE. Sans compter le lac de Gléna-  
ton.

MERLIFLOR. Un drame anglais qui a été  
traduit devant nous.

COCHONNET. Et pas acquitté.

LA COMÉDIE. Un bien bel ouvrage pour-  
tant.

MERLIFLOR. Oui, où on tue le traître en le  
prenant pour une loutre.

COCHONNET. A cause de sa casquette.

BARIGOLE. Eh bien !

Air : *d'Aristippe.*

Moi si j'étais de ces pièces refaites,  
Loin de payer cher tel ou tel comédien,  
Je prendrais des marionnettes  
Que je pourrais avoir pour rien ;  
Et je m'en trouverais très-bien.  
Ces pièces là se suivent à la nage  
Aller sur l'eau, voilà le talent. Je crois  
Qu'on ne saurait trouver pour ce flotage  
Quelqu'chos de mieux que des acteurs de bois.  
Pour les pièces d'eau, prenez des pièces de bois.

MERLIFLOR. Au moins on pourrait mener  
les acteurs. Pas de mauvaise volonté, pas  
d'indispositions.

COCHONNET. Faut pas crier ! J'ai été une fois  
à Guignol. On faisait relièche parce que la  
première danseuse était cassée.

LA COMÉDIE. Ça n'empêche pas qu'on en  
viendra là ! on est en route. Suivez-moi, et  
vous le verrez.

Air : *des Noces de Jeannette.*

La-bas, la-bas

Suivez tous mes pas. (bis)

Sans peine

Ni gêne,

Nous arriverons,

Bienôt nous serons

Obligés d'applaudir à ce que nous verrons.

C'est un nouveau théâtre

Tout récemment ouvert.

Nul n'a jamais offert

Plus dociles acteurs, ni public plus folâtre,

TOUS.

La-bas, la-bas.

Suivez tous mes pas. Etc.

Suivons tous ses pas. Etc.

(Tous sortent. Le décor change.)

### QUATRIÈME TABLEAU.

La grande allée des Tuileries.

### SCENE XIV.

LE JARDIN DES TUILERIES, L'ARBRE  
DU 20 MARS.

(Le Jardin est au pied d'un arbre, les yeux  
levés, et regardant à la ctme.)

LE JARDIN. Arbre, mon ami, ne vois-tu  
rien venir ?

VOIX D'EN HAUT. Je ne vois que les Champs-  
Elysees qui verdoient, et la place de la Con-  
corde qui poudroie.

LE JARDIN. Mon Dieu ! quelle solitude !  
Qui m'aurait dit que moi, le Jardin des  
Tuileries, j'aurais un pareil sort ?

Air : *Autrefois.* (Chanson de Fortunio.)

J'étais le seul rendez-vous des bourgeois,  
Autrefois !

LA VOIX D'EN HAUT.

Autrefois.

LE JARDIN.

Dans mon allée on se pressait en foule,  
Autrefois.

LA VOIX.

Autrefois.

LE JARDIN.

Mais sur mon sol, qu'un pied trop rare foule,  
Aujourd'hui,

LA VOIX.

Aujourd'hui.

LE JARDIN.

Mes orangers se dessèchent d'ennui,  
Aujourd'hui.

LA VOIX.

Aujourd'hui.

LE JARDIN. Allons, viens ! Ce pauvre arbre  
de 20 mars, je crois qu'il se fait vieux.

L'ARBRE (entrant). Me voici, seigneur.

LE JARDIN. Mais non. Il est vert encore.

L'ARBRE. Seigneur, voici du monde ; ceux  
que vous attendez, sans doute.

### SCENE XV.

LES MÊMES, LE BOIS DE VINCENNES, LE  
BOIS DE VÉSINET.

LE BOIS DE VINCENNES, LE BOIS DU VÉSINET.

Air : *Nous n'irons plus au bois.*

On ne vient pas au bois, nos désirs sont trompés !  
Décidément pour nous les lauriers sont coupés.

Chez nous pas de presse,

Chacun nous délaisse ;

C'est pas vraiment

La pein' de nous embellir tant.

LE JARDIN. Le Bois de Vincennes, le Bois  
du Vésinet. Je vous remercie de vous être  
rendus à mon invitation.

### SCENE XVI.

LES MÊMES, LE CANAL SAINT-MARTIN.

LE CANAL. Hé ! bien, et moi ! est-ce qu'on  
ne me remercie pas ?

L'ARBRE. Pardon, mais il faudrait d'abord  
savoir...

LE CANAL. Savoir qui je suis ? Je suis le  
canal Saint-Martin, donc.

L'ARBRE. Je croyais que c'était un vieux.

LE CANAL. C'est vrai... Si vieux, qu'il en  
est voûté, et on m'a planté sur la voûte  
quatre rangées d'arbres, allées sablées,  
fontaines avec des statues, et avec de l'eau,  
ce qui est plus rare. Une des plus belles  
promenades de Paris. On convoque les au-  
tres, et me voilà... Ça vous fait rire ?

LE JARDIN.

Air : *De Lauzun.*

Oui, je ris ; car je me souviens  
Que comm' breuvage on voulait vendre  
L'eau du canal aux Parisiens,  
Et qu'ils en disaient pis que pendre.  
Or, comm' le vin mis à l'écart  
Avec le temps devient suave,  
C'est pour l'faire boire plus tard, } Bis.  
Qu'on aura mis l'eau en cave.

LE BOIS DE VINCENNES. Enfin, pourquoi  
nous a-t-on fait venir ?

LE JARDIN. Ah ! voilà !

Air : *Des Sabots de la Marquise.*

Je suis dans la tristesse,

Hélas ! on me délaisse.

Et tous les promeneurs

Se promènent ailleurs.

C'est vainement que, pour leur plaisir,

Je cherche de nouveaux attraits.

J'ai remis à neuf mon parterre,

Et je reconstruis mon palais.

Pour eux j'ai fendu ma terrasse

Et fait bâtir un pont en face.

Ils savent bien en profiter ;

Ils passent... mais sans s'arrêter.

Les enfants seuls me sont fidèles ;

Je vois leurs jeux et leurs querelles,

Et j'ai plus l'air... c'est mon chagrin,  
D'une école que d'un jardin.  
Rien n'y fait. Ma tristesse  
Augmente. On me délaisse,  
Et tous les promeneurs  
Se promènent ailleurs.

LE BOIS DU VÉSINET. Et qu'y pouvons-nous faire?

LE JARDIN. J'ai pensé que les nouvelles promenades pourraient bien être la cause de mon mal.

LE CANAL. Pas moi, toujours. Ça viendra peut-être; mais jusqu'à présent, à part quelques fichus en laine tricotée, bleus et blancs, ou blancs et rouges... je n'ai pas encore vu beaucoup de toilettes distinguées.

LE BOIS DU VÉSINET. Ça n'est pas moi non plus... à part quelques amoureux...

LE BOIS DE VINCENNES. Ni moi... à part quelques artilleurs.

LE JARDIN. Qui donc alors?

### SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GRENOUILLARD (Costume de joueur.)

GRENOUILLARD. Je vas vous le dire, moi. C'est mon patron.

L'ARBRE. Qui ça, votre patron?

GRENOUILLARD. Le bois de Boulogne. Je suis Grenouillard, maître nageur, marinier des ports, et le roi des joutes... Grenouillard quoi! (Il fait le geste de pousser avec sa lance.) Eh! va comme je te pousse!

LE JARDIN. Le bois de Boulogne! En effet. GRENOUILLARD. Eh! oui. Et à qui la faute? Je ne dis pas ça pour vous (montrant le bois), mais pour ce clampin là et son camarade... Ça a des lacs et ça veut prendre le monde dedans ses lacs, et ça ne sait rien en faire. Des joutes! Voilà un spectacle flatteur. Et va comme je te pousse!

AIR : La Clé, la Clé.

A l'eau, à l'eau, canard à l'eau!  
A l'eau, grenouille,  
Et qu'on se mouille!  
On crie, à chaque coup nouveau;  
A l'eau, à l'eau, canard à l'eau!  
Quand on m' voit dans mon beau costume,  
Bien planté, la lame en arrêt,  
Enlever mon homme comme un plume,  
C'est ça qui vous rend satisfait.

(Parlé.) Et va comme je te pousse.

TOUS.

A l'eau... à l'eau, etc.

GRENOUILLARD.  
Mettez-moi donc là, — quel battage!  
Un d'ces maris bons à frotter,  
Qui ne portent, dans leur ménage,  
Que c'que leurs femmes leurs laissent porter.

(Parlé.) Et va comme je te pousse.

TOUS.

A l'eau... à l'eau, etc.

GRENOUILLARD.  
Mettez-y donc un de ces braves,  
Qui prêchent la guerre à la maison,  
Et qui se cacheraient dans les caves,  
Si l'on entendait le canon.

(Parlé.) Et va donc comme je te pousse!

TOUS.

A l'eau... à l'eau.

LE BOIS DE VINCENNES. Hé, bien! c'est une idée. Je vous engage.

GRENOUILLARD. Trop tard, mon petit; je suis enrôlé comme conducteur d'omnibus.

L'ARBRE. Oh! un marin.

GRENOUILLARD. Eh, bien! quoi? A bord des gondoles parisiennes, omnibus nautiques. C'est ça qui sera commode!

LE JARDIN. Surtout pour aller de l'Odéon à Montmartre.

GRENOUILLARD. Bah! avec une correspondance.

### SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, HIPPOGRAPHE.

HIPPOGRAPHE, entrant. A cheval! A cheval!  
L'ARBRE. Pourquoi faire?

HIPPOGRAPHE. Votre portrait.

GRENOUILLARD. Tiens, je le reconnais. C'est encore un des agréments de mon bois. On trait rien que pour ça.

HIPPOGRAPHE. Photographie équestre, sur la route, à côté de l'Hippodrome, dont j'ai déjà opéré tous les artistes, les chevaux en pied, et les acteurs en selle.

LE JARDIN. Pas possible.

AIR : de l'artiste.

J'ai vu plus d'une dame  
Faire faire son portrait;  
Variant le programme,  
J'en ai vu qu'on faisait  
En pierrette, en d'moiselle,  
En nymphe, et cœtera.  
Mais se faire faire en selle, (bis.)  
J'n'avais jamais vu ça.

HIPPOGRAPHE. Ça se voit chez moi. Je suis là, embusqué à ma fenêtre, et tout ce qui passe... Vlan!

AIR : de la Galopade.

Au grand galop! au galop! au galop  
Je croque.  
Je m'en moque.  
Au grand galop! au galop! au galop!  
Il faut payer l'impôt,  
Une amazon'passe... C'est pris...  
Sa jupe folle  
S'envole.

J'espère pour elle qu'elle a mis  
Son... Grand Dieu... j'en frémis.  
Au grand galop, etc.  
Un cavalier trotte d'un air fier.  
Sa bête rue  
A ma vue.

Il aura son portrait, c'est clair,  
Tête en bas, jamb's en l'air.  
Au grand galop, etc.  
Je vois des fiacres peu pressés,  
D'allure  
Lente et sûre.

Tant pis si les stores baissés  
Ne le sont pas assez.  
Au grand galop, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Au grand galop! au galop! au galop.  
Il croque  
Mais s'en moque.

Au grand galop! etc.

HIPPOGRAPHE. A cheval, à cheval!  
L'ARBRE. Un arbre à cheval! ça ne s'est jamais vu.

HIPPOGRAPHE. Pourquoi? les arbres vont bien en voiture. Encore un progrès, et... (Voix au dehors.)

LE JARDIN. Qui vient là?

### SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BARIGOULE, COCHONNET, LA COMÉDIE, LES MÉRLES.

LA COMÉDIE. Nous sommes arrivés.  
BARIGOULE. Je me reconnais. J'aime ce séjour, qui est le paradis de l'enfance.

LE JARDIN. Vous aimez les enfants?  
COCHONNET. Oh! c'est pas tant à cause des moufflets: c'est à cause de leurs demoiselles de compagnie.

BARIGOULE (à Cochonnet). Voulez-vous vous taire! (Au jardin.) Je les adore.

LE JARDIN. Tant mieux! Eux seuls me restent, et je ne chercherai plus qu'à leur plaire. J'aurai de la musique pour eux, des soldats pour eux... Vous verrez... Tenez! écoutez.

AIR : de Darcier (Beauté).

Entendez-vous, là-bas, sous la charmillle,  
Ces rires frais par succède éveillés?  
Dirait-on pas une jeune famille  
D'oiseaux chantants sous les grands marronniers.

Ce beau jardin, ce sont les Tuileries.  
Ces gais éclats, ce sont ceux des enfants;  
Et c'est Guignol, avec ses comédies,  
Qui met la joie en ces yeux pétillants.

Écoutez-les. Voici Polichinelle;  
Ils rient de voir le vieux coquin hâbleur,  
Traître aux amis, à l'épouse infidèle,  
Menteur, gourmand, fanfaron et voleur.

Pauvres petits! c'est que leur âme ignore  
Que de malheurs peut causer un fripon,  
Et, grâce à Dieu, n'a pu sentir encore  
Comme le cœur saigne à la trahison.

Ils rient de voir Colombina la belle,  
Sourde aux douleurs de l'amoureux Pierrot;  
C'est qu'ils n'ont pas senti, sous leur mamelle,  
La jalousie enfoncer son fer chaud.

Ils rient de voir battre le commissaire;  
C'est qu'ils n'ont pas encore compris pourquoi  
Il faut plier sous le joug nécessaire,  
Et qu'ici-bas le grand mot, c'est la loi.

Ils rient de voir enfin, pour tous ses crimes,  
Le gai bossu par le diable emporté;  
C'est qu'ils n'ont pas appris vers quels abîmes  
Vont le désordre et le vice effronté.

Laissez-les rire! Ils apprendront trop vite  
L'ennui, l'amour, les désirs, les regrets,  
Et que le mal est bien gai, — l'hypocrite! —  
Mais qu'on en souffre, en vivant. — Laissez-les!

Qu'ils rient encore! et n'allez pas leur dire  
Que l'homme, hélas! n'est pas toujours enfant,  
Et que ce qui, petit, le faisait rire,  
Le fait pleurer après... quand il est grand.

REPRISE EN CHOEUR.

Qu'ils rient encore! etc.

COCHONNET. Sergent, est-ce que nous n'allons pas à la comédie du théâtre de Guignol? (On entend sonner l'heure. — Roulement.)

LE JARDIN. Il est trop tard.

AIR : de la Fiancée.

Entendez-vous? C'est le tambour;  
C'est la retraite,  
Qui vous répète:

Voilà bientôt la fin du jour.  
Il faut partir à la voix du tambour.

(Entrée des tambours et fifres. — La Retraite.)

BARIGOULE. Le jardin avait raison; ce sont de vrais joujoux.

COCHONNET. C'est encore plus fort que le lapin qui joue du tambour.

BARIGOULE. Est-ce qu'ils ne savent que cet air-là?

LE JARDIN. Loin de là. (Il fait un signe, on joue : la Victoire est à nous.)

COCHONNET. Ah! j'aime ce tapage héroïque. Si j'avais seulement une grosse caisse ou la moindre des choses.

LE JARDIN. Sois satisfait. (On apporte des instruments, qu'on distribue.)

BARIGOULE. C'est aujourd'hui, qu'il va y avoir une crâne musiqueaux Tuileries.

COCHONNET.

AIR : Bataclan.

A présent, puisque c'est l'usage,  
Et que le bruit vous plaît toujours.

BARIGOULE.

Nous vous banquerons du tapage.  
Nous taprons à vous rendre sourds.

Rataplan!

Rataplan!

En avant

L'bataclan.

Tra la la! la la, etc.

(Musique exécutée par les fifres, les tambours et tous les personnages, rangés autour du Jardin des Tuileries, qui conduit l'orchestre. — Défilé. — Le rideau baisse.)

## TROISIÈME ACTE.

### CINQUIÈME TABLEAU.

Une boutique de liquoriste. Décoration orientale.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ZORAÏDE, FATMÉ, ZULEMA, GULNARE, CONSOMMATEURS. (Les femmes sont au comptoir et servent les consommateurs.)

CHOEUR

AIR : Hali! Hali!

Lanpons, buvons,

Versons, servons

Prunes, chinois, marrons

Et liqueurs de toutes sortes.

Ici l'on peut,

C'est écrit sur la porte,

Boire tout ce que l'on veut

PREMIER CONSOMMATEUR. Un petit verre!

DEUXIÈME CONSOMMATEUR. Une cerise!

THROISIÈME CONSOMMATEUR. Unsherry-gobler!  
LES FEMMES. Voilà, messieurs, voilà!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BELBOUL.

BELBOUL. Pas si près! messieurs! pas si près!

PREMIER CONSOMMATEUR. Laissez-nous donc tranquilles, vous.

DEUXIÈME CONSOMMATEUR. Encore un mot et je ne consomme pas.

BELBOUL. Ah! quel métier! Il y a trop de mal, ma parole, il y a trop de mal.

REPRISE EN CHOEUR.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BARIGOULE, COCHONNET.

BARIGOULE. Quand je vous dis que c'est à votre tour de payer une tournée.

COCHONNET. Mais, sergent, c'est toujours à mon tour.

BARIGOULE. Parce que ça se trouve comme ça. Puisque vos parents vous ont envoyé des monacos.

COCHONNET. Quatre francs...

BARIGOULE. Si j'avais de la fortune comme vous, je ne me ferais pas tirer l'oreille. (Frapant sur une table). Garçon!

ZORAÏDE, FATMÉ, ZULÉMA (les entourant.) Voilà, messieurs! qu'est-ce, qu'il faut vous servir?

BARIGOULE. Qu'est-ce qu'on prend ici?

ZORAÏDE. Tout ce qu'on veut.

ZULÉMA. Une prune?

FATMÉ. Du petit pot?

BARIGOULE. Un renseignement, d'abord... à votre costume, on dirait que vous n'êtes pas d'ici.

COCHONNET. Il me semble...

ZULÉMA. En effet nous venons de loin.

ZORAÏDE. Nous étions employées chez le Pacha de Trébisonde. Mais, il nous a donné notre paquet.

FATMÉ. Sans nous accorder les huit jours.

BARIGOULE. Et alors vous êtes venues à Paris?

ZORAÏDE. On nous a dit que c'est le paradis des femmes.

FATMÉ.

Air: Par le même chemin. (P. Henrion.)

Nous aurait-on trompés!

On nous a dit qu'ici,

De droit émancipées,

Les femmes, sans souci,

Ont tout à leur merci.

ZULÉMA.

Pour peu que ça leur plaise,

Qu'elles peuvent changer d'amour,

Et tromper à leur aise

Leurs époux chaque jour...

Une fois par jour.

ZORAÏDE.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Jeunes et belles,

Et peu cruelles,

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Pour nous Paris

Sera le paradis.

REPRISE EN CHOEUR.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! etc., etc.

BARIGOULE. Mais enfin que savez-vous faire?

ZORAÏDE.

On nous apprend à plaire...

C'était notre métier.

Nous savions à rien faire

Passer le jour entier,

Jaser et babiller.

Habiles en parole,

Nous savions, filles du sérail,

Peindre notre figure,

Teint frais, lèvres en corail,

Et dents d'émail.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! etc.

BARIGOULE. Vous pouvez marcher; votre avenir ne m'inquiète pas.

BELBOUL. Passi près; messieurs, pas si près!  
BARIGOULE. Qu'est-ce que c'est que cet empêchement de danser en rond?

BELBOUL. Je suis le patron de cet établissement, et le surveillant de ces dames.

COCHONNET. Ah! bon! le chien du jardinier.

BELBOUL. Mais il y a trop de mal.

BARIGOULE. Il fallait faire autre chose.

BELBOUL. Oh! j'ai cherché une place.

Air: (On dit que je suis sans malice.)

J'ai lu les petites affiches;  
J'ai trouvé des emplois très-riches;  
Mais il faut généralement  
Qu'on donne un cautionnement.  
Or cela ne saurait me plaire.  
J'ai déjà dans une autre affaire  
Mis des fonds, et quand j'ai perdu  
La place, on ne m'a rien rendu.

COCHONNET. Les hommes sont si trompeurs!

Même air.

C'est une chose bien connue;  
A chaque pas, dans chaque rue,  
On ne rencontre que des gens  
Trompés, volés, et pas contents.  
Mais c'est par sa propre science  
Qu'on acquiert de l'expérience...  
Vous voilà sage, et je conçois  
Qu'on n'vous y prendra pas deux fois.

(Parlé). Il me semble.

BELBOUL. Aussi j'ai préféré ouvrir ce débit de liqueurs à l'enseigne des odalisques réunies.

BARIGOULE. Et ça boulotte?

BELBOUL. Oui, seulement il y a trop de mal. Vrai, il faudra que je prenne un parti.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SCHAUNARD, MUSETTE.

SCHAUNARD (entrant). Deux absinthes, là, mon petit père.

MUSETTE. Pures!

BELBOUL. Voilà!... ce sont deux de mes meilleures pratiques. M. Schaunard... mademoiselle Musette.

SCHAUNARD. C'est-à-dire la bohème artistique, littéraire et gouapeuse, représentée dans ses deux sexes.

BARIGOULE. Vous faites?...

SCHAUNARD. Des vers... une fois par an... dans les années bissextiles.

COCHONNET. C'est donc ça que c'est si rare, les verres de bohème!

BARIGOULE. Et le reste du temps?

MUSETTE. Orphelins pour le quart d'heure.

BELBOUL. Ils avaient un père qui a inventé la vie de Bohème et qui faisait de l'esprit pour eux.

SCHAUNARD. Et sans lui... crio! rasés du coup.

MUSETTE. Nettoyés!

Air: (Ronde de la vie de Bohème).

Folles filles de Bohème,  
C'est un poète qui fit  
De notre vie un poème  
De gaieté, d'amour, d'esprit.  
C'est vrai que nous savons rire,  
Boire, jurer et fumer.  
Mais nous ne savons pas lire,  
Nous ne savons pas aimer.  
Nous voyons déjà la fange  
Où vont tomber nos vingt ans;  
Mais nous faisons la vendange,  
Nous autres, dès le printemps!  
Chantons, rions!  
Trompons, noçons! (bis.)  
Tant que durant nos vingt ans.

SCHAUNARD.

Par la bière et par l'absinthe  
Depuis longtemps hébété,  
Pour moi, la misère sainte,  
C'est la sainte oisiveté.  
En vain s'enfuit la jeunesse.  
Sur la route où vont les jours,  
Notre stupide paresse  
Nous arrêtera toujours.  
Innocents que nous sommes,  
Par notre faute impuissants,  
Nous ne serons jamais hommes;  
Nous serons toujours enfants,  
A quarante ans.  
Comme à trente ans.  
Nous aurons toujours vingt ans.

A cinquante ans.

A soixante ans

Nous aurons toujours vingt ans.

Et aie donc!

BARIGOULE. C'est un vieux propre à rien.

SCHAUNARD. Faut bien. Il y en a qui font tout l'ouvrage. Sans ça, c'est moi qui en abattrais de la besogne! Sapristi! Du papier, une plume! ma chope pour une plume! Et aie donc!

UN CONSOMMATEUR. Une plume, voilà. Je suis courtier en plumes. Voici celle qui a écrit le *Mariage de raison*, la *Camaraderie*, le *Domino noir*... Prenez-moi ça de confiance.

SCHAUNARD. Mais, elle est brisée, votre plume.

LE CONSOMMATEUR. Les morceaux en sont bons.

SCHAUNARD. Ah! bah! tant pis! Je vais essayer (il prend la plume.) Silence! ça bouill!

COCHONNET. Gare! ça va éclater!

SCHAUNARD. Ah! fûte! j'aime mieux m'en aller. Je ne suis pas en train.

MUSETTE. Il y a des années comme ça.

SCHAUNARD.

Air: de Pilati.

Allons nous en! Le travail m'importune Et toi de ceux qui viennent conseiller De travailler pour faire sa fortune! Je m'aime mieux pauvre sans travailler,

REPRISE EN CHOEUR. (Schaunard et Musette sortent reconduits par Belboul.)

SCÈNE V.

BARIGOULE, COCHONNET, LES ODALISQUES, LE TOURNIQUET.

LE TOURNIQUET (il entre en valsant.)

Air: Valse de Rosita.

Quelle chance fatale  
Et sans égale!  
De ma maison  
Quand on m'exile,  
Mon seul asile,  
C'est un débit de consolation.

BARIGOULE. En voilà un, qui a un drôle de chagrin.

COCHONNET. Un chagrin étourdissant. (L'arrêtant.) Stop! mon brave! Vous, vous consolerez aussi bien sans tourner.

LE TOURNIQUET. C'est un reste d'habitude. Mais, hélas! j'ai perdu ma place... Et quelle place! Bien payé et rien à faire.

COCHONNET. Ne dirait-on pas qu'il a perdu la place de la Bourse!

LE TOURNIQUET. Il ne s'en faut de guères.

Air:

A ce temple où Plutus séjourne  
Je servais de porte-respect,  
Et la foule qui là s'enfournait  
Reculait à mon seul aspect.  
R'annonçant aux affair's qu'il ajourne,  
Chacun en repos me laissait.  
Mais la chance de moi se détourne.  
Soudain j'ai senti qu'on flanquait l'air.  
Une tournée, tourne, tourne, tourne!  
Une tournée au tourniquet.

A mes bras que null' main ne tourne  
L'araignée avait suspendu  
Les fils d'argent qu'elle contourne.  
Doux repos! je l'ai donc perdu?  
On dit qu'ici l'oubli séjourne,  
Qu'ici tout chagrin, tout regret,  
Comme il est venu s'en retourner...  
Ah! payez, payez, s'il vous plaît, l'air.  
Une tournée, tourne, tourne, tourne!  
Une tournée au tourniquet.  
(Il sort en valsant.)

SCÈNE VI.

BARIGOULE, COCHONNET, LES ODALISQUES.

COCHONNET. Comme ça, on ne pourra plus jouer, à présent?

BARIGOULE. Vous êtes bête, Cochonnet, au contraire! puisqu'on supprime ce gêneur, qui gênait la circulation de l'argent.

COCHONNET, réfléchissant. Ça bouleverse toutes mes idées... non... ça les bouleverse.

BARIGOULE. Expliquez-vous.

COCHONNET. J'entendais toujours parler de

perdre, de gagner. Je croyais qu'on jouait à ça avec cet outil-là... en tournant.

BARIGOULE, riant. Vous croyiez peut-être aussi qu'on gagnait des macarons ?

COCHONNET. Dahn!... Il me semblait.

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, PRUD'HOMME.

PRUD'HOMME. Qu'est-ce qui parle de gagner ? Qu'est-ce qui est assez malheureux pour avoir gagné ?

COCHONNET. Pas moi! toutes les fois que je mets à la loterie, autant de ratissé!

PRUD'HOMME. Eh! bien j'y ai gagné, monsieur! moi, Prud'homme, le Prud'homme que vous savez. J'ai eu la fatale idée de penser un instant que la bourgeoisie devait venir en aide aux beaux-arts et tendre aux artistes une main secourable, pour les tirer du bourbier où ils pataignent... les... tranchons le mot... les galopins!...

BARIGOULE. Enfin que vous est-il arrivé ?

PRUD'HOMME. J'ai pris des billets à la loterie de l'Exposition, monsieur... voilà ce qui m'est arrivé.

COCHONNET. Je ne vois pas où est le mal.

PRUD'HOMME. Mais j'ai gagné. Voilà le mal; le voilà. J'ai pris deux billets et j'ai gagné deux tableaux.

AIR :

Admirez mes chances fatales !  
On m'a donné premièrement  
Un singe jouant de s tambales...  
Que dir' d'un sujet si charmant ?  
Mais n'ai-je pas de quoi me plaindre ?  
Chacun me dit en le voyant :  
Tiens! vous vous êtes donc fait peindre ?  
Joli portrait! il est frappant!  
Parfait, parfait! il est frappant.

(Parlé.) Quant à l'autre... Ah! messieurs! mes lunettes en ont rougi. Et, non content d'avoir troublé mon foyer domestique, il me suit partout... Tenez! le voici!

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PHRYNÉ.

PHRYNÉ.

AIR : *L'Amour un jour.*

Hélas!  
Hélas!  
Juge trop rebelle,  
Hélas!  
Hélas!  
Ne condamne pas!  
C'est Phryné la belle  
Dont la voix t'appelle.  
Ah! tourne vers elle  
Tes regards ingrats.  
Sans me voir, hélas!  
Ne me condamne pas.  
Hélas!  
Hélas! etc.

COCHONNET. Phryné! J'ai entendu parler de cette douzelle.

AIR :

Je n'en veux pas dire de mal.  
Son sexe, à qui je dois ma mère,  
A tout droit légal et moral  
Qu'on l'estime, qu'on le vénère.  
Mais si quelque mécanicien  
Ét fait d'ceut'beauté qui s'affiche  
Un cordon d'sonnette, je crois bien  
Qu'elle serait à pied de biche.

PRUD'HOMME. C'est une plaideuse effrontée.

PHRYNÉ. J'ai prouvé la force de la vérité. Je n'ai rien caché à la justice, et...

BARIGOULE. Et vous avez gagné votre procès. Je le regrette!

PHRYNÉ. Oh! je plaiderai encore. D'abord, contre ce gros monstre, qui m'a releguée au grenier.

PRUD'HOMME. J'ai eu raison.

PHRYNÉ. Jugez-en! (*Elle ôte son peplum.*)

COCHONNET. Il a eu tort!

PRUD'HOMME. Elle rendait ma femme jalouse.

PHRYNÉ. Elle a tort, jugez-en. (*Elle ôte sa tunique.*)

BARIGOULE. Bigre! elle pourrait bien avoir raison.

PRUD'HOMME. Et mon fils, monsieur, un tant de douze ans, que je destinai à la

noble carrière des armes. À présent, il veut absolument entrer dans la magistrature.

COCHONNET. Je comprends son idée. PHRYNÉ. Jugez-en un peu. (*Elle fait le geste de retirer le vêtement qui lui reste.*)

PRUD'HOMME. Assez, ou je me sauve.

BARIGOULE (*à Phryné.*)

AIR : *Amis! voici la rianle semaine.*  
Il a raison, votre éloquence est vaine.  
Le bonhomme est aveugle. En pareil cas,  
Et pour si peu, c'n'est vraiment pas la peine  
De lui' marcher de pareils avocats.  
Mais donnez-moi place parmi vos juges  
Quand vous aurez un procès sérieux...  
Moi des plaideurs je crains les subterfuges  
Et j'aime bien à tout voir par mes yeux (*Bis.*)

PRUD'HOMME. Je respecte l'armée. Mais une soldatesque effrénée est seule capable de s'exprimer ainsi. Et ça ne m'empêchera pas de crier : A bas les loteries!

MADÉLON, entrant. Et pourquoi donc? Vive les loteries au contraire! Quoiqu'elles vous ont donc fait les loteries?

PRUD'HOMME. Madame... Je m'en vais pour ne pas m'emporter.

PHRYNÉ. Et moi, je ne te quitte pas.

REPRISE.

Hélas!  
Hélas!  
Juge trop rebelle  
Hélas!  
Hélas!  
Ne me quitte pas.

(*Tous deux sortent.*)

### SCÈNE IX.

BARIGOULE, COCHONNET, MADÉLON.

MADÉLON. Après ça je m'en bats l'orbite. Dites-en ce que vous voudrez. Moi, j'soumies payée pour en dire du bien... Allais marchais!

BARIGOULE. Vous êtes payée?...

MADÉLON. Et crânement, je m'en vante. Madelon Cailloutin, pour vous servir. Il n'y a pas encore huit jours, j'allais aux champs comme une simple... comme une va nu pieds, quoi! en sabots. Vlà qu'on me dit : Veux-tu mettre à la loterie au profit des pauvres épiciers détenus pour avoir fait du sucre avec du plâtre?... Quoique c'est? que je dis. C'est, qu'on me dit, que tu donneras vingt sous et qu'on te rendra cent mille francs. Je voulons bien, que je réponds. Et ça n'a pas manqué... Aussi queu noce, mes enfants!

AIR : *Faut d'la vertu.*

J'ons d'argent, j'ons beaucoup d'argent!  
Il faut qu'ça marche rondement.  
J'ons d'argent, j'ons beaucoup d'argent!  
J' voulons m' pousser de l'agrément.  
Sitôt qu'j'ai reçu ce qu'on me donne,  
J'ai planté les parents, amis,  
Et sans fair' d'adieux à personne,  
Je m'en suis venue à Paris.  
J'ons d'argent, etc.

J' me suis fait cadeau d'une voiture  
Avec des laquais tout autour,  
Je dors plus que la nuit ne dure,  
Et je fais douz' repas par jour.  
J'ons d'argent, etc.  
J' vas tous les jours aux Funambules,  
Va que j' m'embêlé à l'opéra;  
J' vas voir travailler les hercules...  
C'est des bel hommes, et moi j'aime ça.  
J'ons d'argent, etc.

Avec tout ça, je n' m'amuse guère...  
Et quand ça s'ra fait d' friecasser  
Mes écus, c' qui me désespère,  
C'est que je n' saurai plus m'en passer.  
(Parlé.) Mais bah! allais, marchais!  
J'ons d'argent, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Elle a d' argent, beaucoup d'argent!  
Il faut que ça marche rondement!  
Elle a d' argent, beaucoup d'argent!  
Elle veut s'lanquer de l'agrément.  
BARIGOULE. Vous voyez, Cochonnet?... parce que, voyez-vous, l'argent... c'est bon pour les ceux qui ont appris à s'en servir... Et les autres... Nisco, pour lors... vous comprenez?

COCHONNET. Approximément, sergent. Il me semble...

MADÉLON. Mais c'est pas tout ça... Qu'est-ce qu'a soif? Si on n'a pas soif, ça ne fait rien... Je régale tout le monde. Allais! marchais! Demandez ce qu'il y a de meilleur et de plus distingué.

### SCÈNE X.

LES MÊMES, L'ABSINTHE, L'AMBRETTE.

TOUTES DEUX (*entrant*). Voilà! voilà!  
L'ABSINTHE. Ce qu'il y a de meilleur, c'est moi, l'absinthe!

L'AMBRETTE. Ce qu'il y a de plus distingué, c'est moi, l'Ambrette.

BARIGOULE. L'Ambrette?

ZORAÏDE. Oui, une nouvelle liqueur destinée à remplacer l'absinthe.

L'AMBRETTE. Si vous aimez l'absinthe, buvez-moi. Ça vous fera le même effet. Seulement je ne grise pas.

L'ABSINTHE. Et elle ne donne pas d'appétit.

ZORAÏDE. Et elle n'est pas verte.

COCHONNET. A ça près, c'est absolument la même chose.

L'ABSINTHE. Ne l'écoutez pas. Elle ne réussira pas à me faire abandonner.

AIR : *du Café du roi.*

Buvez à ma coupe remplie!  
C'est par mon nectar merveilleux  
Qu'on est heureux et qu'on oublie;  
Et celui qui me voit devient semblable aux dieux.  
Que l'eau, que votre main ménage  
Doucement,  
Change ma liqueur en nuage  
Blanchissant.  
Buvez! mon ivresse est un glaive  
Sûr et prompt.  
Buvez! l'espérance et le rére  
Sont au fond.

L'AMBRETTE. Ne vous laissez pas prendre à ses pièges.

(*Même air.*)

Redoutez sa coupe remplie!  
Elle cache en son philtre affreux  
Le repentir et la folie,  
Et celui qui la boit les connaît tous deux.  
Mais moi, sans crainte et sans alarme,  
On me prend;  
Au buveur je n'offre qu'un charme  
Innocent,  
Et lorsque j'abreuve la lievre  
Qui me eroit,  
C'est le plaisir et non la fièvre  
Qu'elle boit.

REPRISE.

Redoutez sa coupe remplie,

### SCÈNE XI.

LES MÊMES, BELBOUL.

BELBOUL. Que vois-je? Ces dames qui gobelottent avec les consommateurs. Décidément... il y a trop de mal. Je prends un parti. Dorénavant, je ne veux plus chez moi d'employées sans un acte constatant qu'elles sont ouvrières depuis... depuis quarante-cinq ans.

TOUTES LES FEMMES. Horreur!

BARIGOULE. Il a raison; on ne peut pas avoir le bon grain sans l'ivraie.

BELBOUL. Songez à vous pourvoir de l'objet demandé.

ZORAÏDE. Nous! ouvrières? Jamais!

COCHONNET. Sont-elles feignantes!

BARIGOULE. La femme est comme ça. Paresseuse comme un colimaçon.

COCHONNET. Et encore!

AIR : *de la robe et des bottes.*

Le colimaçon m'intéresse,  
Sergent, vous lui faites affront  
En lui donnant ainsi le prix d'paresse...  
Regardez donc seulement sur son front  
Cet ornement fait à double système,  
Dont le ciel a cru devoir le doter...  
L'animal le porte lui-même,  
Et ces dames le font porter.

BELBOUL. C'est dit, mesdames; ça sera comme ça, ou vous décamperez.

FATMÉ. Qu'allons-nous devenir, alors?

ZORAÏDE. Qui nous tendra une main secourable?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA PIÈCE A FEMMES.

LA PIÈCE A FEMMES. MOI!

Air : *Pastourelle du Moulin des Tilleuls.*  
 Venez, je suis la pièce à femmes!  
 Le monde me trouve à son goût :  
 Petits vaudevilles, grands drames,  
 Moi seule, je remplace tout.  
 Je vous offre gloire et profit ;  
 Et si vous ne savez rien faire,  
 Vous ferez toujours mon affaire ;  
 Vous êtes femmes, cela suffit.  
 Venez, je suis la pièce à femmes,  
 Et j'ai besoin de vos attraits.  
 Venez, ne craignez rien, mesdames ;  
 Car je me montre, et ne parle jamais.

REPRISE ENSEMBLE.

Ecoutez } c'est la pièce à femmes ;  
 Ecoutez }

Elle a besoin de vos attraits.  
 Allons } ne craignons rien, mesdames.  
 Allez } ne craignez rien, mesdames.

Elle se montre, et ne parle jamais.

BARIGOULE. La pièce à femmes! Il me semble que je vous ai vue quelque part.

LA PIÈCE. Partout! tout le long des boulevards et encore ailleurs; mais voilà qu'on ne veut plus de moi. On m'exile, et j'en suis réduite à chercher des rivages hospitaliers dans les contrées lointaines. Heureusement que j'ai de l'esprit, sans que ça paraisse, et je réussirai partout.

COCHONNET. Et où allez-vous comme ça, sans vous commander?

LA PIÈCE. Chez les Patagons. Il y a là un ancien épicier de Castelnaudary, qui s'est nommé roi d'Araucanie.

BARIGOULE. Quelque chose d'un peu épicé, ça lui fera plaisir.

LA PIÈCE. Venez-vous, mesdames?

ZORAÏDE. J'y vais, moi.

ZULEMA, FATMÉ, GULNARK. Moi aussi! moi aussi!

LA PIÈCE (à Madelon). Et vous?

MADÉLON. Me faire acteuse? c'est dans le cas de déshonorer ma famille. Ah! bah! j'y vas tout de même.

COCHONNET. Et nous, sergent?

BARIGOULE. Dam! nous devons tout voir, par état. Seulement, c'est peut-être un peu loïn.

COCHONNET. Je n'ai pas à faire ici avant après-demain.

BARIGOULE. Allons-y, alors.

LA PIÈCE.

AIR :

Embarquons-nous!  
 Prenons tous  
 Notre bagage,  
 Et vite en voyage!  
 Là-bas sur les bords lointains,  
 Nous attendent des succès certains.

ZORAÏDE.

Déjà j'entends  
 Bravos charmants  
 Et retentissants;  
 Déjà mon cœur  
 Bat de bonheur.  
 A ce bruit flatteur.

BARIGOULE.

En voyant,  
 En regardant  
 Votre costume,  
 Je le présume,

Les sauvages curieux,  
 Vont vous croire sauvages comme eux.

COCHONNET.

Sans crainte allez

Et parlez  
 Au roi sauvage  
 Votre langage.

Car les mollets et les yeux  
 Parlent la même langue en tous lieux.

MADÉLON.

Quand j'ies gardions,  
 A mes dindons

Chez nous je plaisions.  
 Au public fou,

Par contre-coup,  
 J'pourrons plaire itou.

LA PIÈCE.

Embarquons-nous, etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Embarquons-nous, etc.

(Tous sortent. Le décor change.)

SIXIÈME TABLEAU.

Le wigwam du roi d'Araucanie. — Paysage américain.

SCÈNE XIII.

CARABI-CARABO, L'OEIL-EN-COULISSE, LE PIED-QUI-A-DES-CORS, LE POTIRON-QUI-FAIT-LA-SOUBE, autres PATAGONS.

(Carabi-Carabo est couché sur un banc. Potiron-qui-fait-la-soupe est près de lui. Les deux femmes l'éventilent.)

CHOEUR.

Air : *Travaillez mesdemoiselles.*

Notre roi dort sous l'ombrage...

Après de lui parlons bas ;

Quand il dort, il est bien sage.

Aussi, ne l'éveillons pas.

CARABI-CARABO (éternuant). Aychit! Vous m'enrhumez du cerveau avec vos éventails.

L'OEIL-EN-COULISSE. Seigneur, nous croyions bien faire.

CARABI. Faut pas croire.

LE PIED QUI A DES CORNS. Les mouches auraient pu incommoder votre illustre personne.

CARABI. Vous en êtes une autre. Silence! (Il se lève.) Ah! mais, c'est drôle, on dirait que les journées me paraissent plus longues qu'autrefois. Il faut vous dire que je suis un ancien farceur, à ce point que je m'étais fait épicier pour exercer la farce en grand. Je vendais à mes pratiques du café fait avec du macadam et des livres de bougie qui ne pesaient qu'une demi-livre. Ça m'amusait... mais c'est un divertissement que les tribunaux n'encouragent pas assez. J'ai fui mon ingrate patrie, je suis venu dans ces contrées dépourvues de lois répressives, où j'ai fondé un commerce de vessies que je donnais pour des lanternes. On m'a couronné pour la peine. J'ai changé mon nom de Castagnac pour celui de Carabi-Carabo, qui veut dire le boa qui digère; j'ai épousé des femmes qui s'appellent l'œil en coulisse et le pied qui a des cors; je me suis donné un ministre qui s'intitule le Potiron qui fait la Soupe; tout ça, ça m'a fait rire dans le principe, mais à la longue... ils sont trop serins; il n'y a pas de plaisir. Voyons, quand vous me regarderez... C'est tout ce que vous savez dire?

UN ARAUCANIEN. Oh! grand chef, faut-il vous chanter vos louanges?

CARABI. Volontiers!

POTIRON.

Air : (le grand duc de Byzance.)

Roi d'Araucanie

T'as de l'agrément!

Où te porte envie...

CARABI.

On a tort vraiment.

J'ai de la puissance,

Des sujets bien plats...

Mais la belle avance!

Ils n'm'obéissent pas.

Voilà.

Le roi d'Araucanie,

D'carau, d'Araucanie.

Voilà

Un roi fâché de s'amuser tant que ça!

LE PIED QUI A DES CORNS.

Roi d'Araucanie

T'as de l'agrément!

Table bien servie,

Repas succulent.

CARABI.

Mais ça m'incomode.

On devrait faire aux rois

Gâteau d'une méthode

Pour dîner deux fois.

Voilà, etc.

L'OEIL-EN-COULISSE.

Roi d'Araucanie

T'as de l'agrément!

T'as femme jolie,

Et plus d'un vraiment.

CARABI.

Mais tout's ces louloutes

Sont bêt's comme des choux,

Et je donn'rais toutes

Mes femmes pour deux sous.

Voilà! etc.

CARABI. Assez! assez! mes journaux, j'aime encore mieux ça (il lit.) Ah! sapristi, on se fiche trop de moi là-bas. Ce n'était pas assez de m'avoir refusé mon emprunt... c'était un de mes meilleures farces pourtant... Voilà maintenant qu'on me fourre dans les revues. Ces gens civilisés sont par trop incivils... si j'en tenais seulement un ou deux.

UN PATAGON. Grand chef! On vient de ramasser deux étrangers sur le rivage.

CARABI. Bon! voilà mon affaire! apportez! Ah! ah! mes petits agneaux d'Europe, vous voulez me faire poser? Vous ne savez pas que c'est moi qui fait poser les autres. Nous allons rire.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BARIGOULE, COCHONNET.

CHOEUR.

Air : *Folichons et Folichonnelle.*

Devant notre roi qui l'ordonne

Bons étrangers, paraissez,

Bénissons le sort qui lui donne

Les plaisirs improvisés.

CARABI.

Approchez sans peur,

Je vous dis d' bon cœur :

Bonjour!

TOUS.

Bonjour!

CARABI.

Toute notre cour

A votre séjour,

Va devoir un heureux jour.

ENSEMBLE.

Devant notre roi, etc.

CARABI-CARABO. Que mes frères soient les bienvenus.

BARIGOULE. Il a l'air bon enfant. Bonjour. (Il lui tend la main.)

CARABI, lui donnant une poignée de main et lui tâtant le bras. Très-bien! (à Cochonnet) Et vous?

COCHONNET, lui tendant la main. A l'honneur de vous servir.

CARABI, lui pinçant le mollet. Parfait! j'espère que j'aurai le plaisir de dîner avec vous.

COCHONNET. Il nous invite.

BARIGOULE. Il aime les Français.

CARABI. Ça dépend de la sauce... voyons. (il réfléchit.)

COCHONNET. Comment ça?

CARABI. Qu'on les bourre de truffes, d'a-bord.

BARIGOULE. Oh! pas de cérémonies, je vous en prie.

CARABI. Laissez donc. (à Potiron) Après ça voyons un peu... (il médite.)

COCHONNET. Dites donc, sergent! qu'est-ce que c'est que ça, des truffes?

BARIGOULE. C'est des pommes de terre noires.

COCHONNET. Connais pas.

BARIGOULE. Mais si! vous avez vu chez les marchands de cormestibles ces terrines jaunes où il y a de la graisse, avec des taches noires dedans. C'en est!

COCHONNET. Ah! ben! j'avais toujours cru que c'était de la crème au café, ouisque la cuisinière avait laissé tomber des morceaux de charbon. Est-ce que vous en avez mangé, vous?

BARIGOULE. Parbleu! Pas personnellement; mais j'ai eu un camarade de lit qui avait un pays qui était brosser d'un capitaine qui en mangeait très-souvent.

CARABI. Décidément qu'on les mette à la broche tout simplement.

BARIGOULE. Qui ça?

LE POTIRON. Mais vous, mes petits amis.

COCHONNET. Ah! le gremlin, je saisis son idée.

BARIGOULE. Ce n'était pas à sa table qu'il nous invitait.

COCHONNET. C'était dessus!

LE POTIRON. Allons, il faut y aller!

BARIGOULE. Faudra voir!

CARABI.

Allons, à la broche!

Allez-y gaiement.

## BARIGOLE.

L' premier qui s'approche  
J'ai cassé le croquant.

## ENSEMBLE.

Ils vont, | quelle fête!  
Faut-il |  
A ce roi charmant,  
Dont l'dîner s'apprête,  
Servir d'aliment.

CARABI. Ouste! à la cuisine! (on les entraîne, ils résistent).

## SCÈNE XV.

## LES MÊMES, LA PIÈCE A FEMMES.

LA PIÈCE. Arrêtez!

CARABI. Encore une étrangère... mon garde-manger se garnit.

LA PIÈCE. Tu crois? et moi, je prétends sauver mes compagnons de voyage.

CARABI. Me retirer les morceaux de la bouche. Ah! ouiche! comme je danse!

LA PIÈCE. Pris au mot! Si d'ici à une heure, je te fais danser, consens-tu à leur épargner la broche?

CARABI. Que veux-tu faire?

LA PIÈCE, montrant Barigoule. Confie-le moi un instant. Je te le rendrai. (Elle lui parle bas. — Il sort.)

CARABI. Ne le perdez pas de vue... nous allons rire! (A la pièce.) Comptes-tu employer la violence?

LA PIÈCE. Loin de là! je compte l'offrir un divertissement qui fait bondir de joie les Parisiens, et tu bondiras comme eux.

CARABI. Peuh! de la littérature!

LA PIÈCE. De la littérature, la pièce à femmes! De la vénérie, à la bonne heure!

## AIR : de chasse.

Tavant! oh!  
En chasse! en chasse!  
Tavant! oh!  
Le daim est là haut!

Affich', mon piqueur, Réclam', mon limier,  
Ont dès le matin détourné le gibier.  
Tous deux avant l'art de faire le bois.  
On sonne au théâtre, et déjà j'en revois.  
Tavant! oh! etc.

Vite! de l'orchestre aux hôtes troublés  
Je lâche des blancs et mollets décollés.  
L'animal frémit. Le prologue achevé,  
La toile se baisse, et le daim est léré.  
Tavant! oh!

Pour peu qu' ma mente ait bell' jambe et beaux yeux,  
Je peux maintenant le mener où je veux.  
Les trac's ne manquent pas : bouquets, billets doux...  
Montrons du jarret, et la bête est à nous.  
Tavant! oh! etc.

Je n'veux pas sa mort, j'aime mieux l'encager.  
La race en est bonne, il faut la ménager.  
J'sais un parc aux daims, quartier de Clichy.  
C'est en l'offrant là qu'on sonne l'halali.  
Tavant! oh! etc.

CARABI. Eh bien! je veux bien: ça me distraira peut-être, et j'aurai l'air d'encourager les beaux-arts. Tope!

LA PIÈCE. C'est dit. On va commencer.

CARABI. Un instant! j'aime à être bien assis au spectacle.

LA PIÈCE. Ah! bien, si tout le monde était comme toi, les théâtres seraient toujours vides.

CARABI. Et tu dis que ça s'appelle, cette drôlerie-là?

LA PIÈCE. Ça a pour titre : la Noce des bâtons de chaise.

CARABI. La noce des bâtons de chaise. Pourquoi ça?

COCHONNET. Parbleu! à cause des jambes, minces aux deux bouts et rembourrées dans le milieu. (A part.) Il ne comprend rien, ce mangeur de gens.

LA PIÈCE. Je te fais grâce du prologue, où l'on voit Satan...

COCHONNET. Bagn! Je l'attendais. Dans ces pièces-là, on voit toujours Satan.

CARABI. Même quand on s'attend le moins.

LA PIÈCE. On voit donc le roi des enfers en proie à une fièvre brûlante.

## COCHONNET (chantant).

Une dame approche de son lit.

LA PIÈCE. Justement. C'est Astarté! qui vient essayer de le distraire... Figure toi que tu es le malade en question.

CARABI. Moi! jamais.

COCHONNET. Est-il peu complaisant! On sait bien que le roi d'Araucanie, ça n'est pas le diable... figurez-vous seulement.

LA PIÈCE. Moi, je suis Astarté, et je commence (déclamant).

O vous! que pour damner les âmes de la terre,  
Lucifer l'éventa jadis,  
Paraissez et venez amuser votre père,  
O danses des divers pays!

(Musique; un couple de valseuses allemandes entre et valse; un danseur et une danseuse russes exécutent ensuite une mazurka; à ceux-ci succèdent des danseurs anglais, qui dansent une gigue.)

COCHONNET. Hip! hip! hurra! hein! quel joli ouvrage!

CARABI. J'avoue que c'est assez bien écrit, ce dialogue-là.

LA PIÈCE. Pas une faute d'orthographe!

COCHONNET. Et ça ne manque pas de pointes.

CARABI. Malgré ça, ça me donne des tiraillements d'estomac (Il fait claquer ses mâchoires).

COCHONNET. Bigre! il mâche à vide. Autre chose vivement, il n'est que temps.

LA PIÈCE. En avant! la danse française! (Entrée de sabotiers et sabotières.)

COCHONNET. Hé bien! j'espère que vous trouvez ça beau, cette fois-ci?

CARABI. Oui, j'aime assez ce trémoussement-là, ça doit donner de l'appétit.

COCHONNET. Allons! à nous deux; là... Tra la la la.

CARABI. Mais j'ai assez faim comme ça; qu'on sonne le dîner!

COCHONNET. Il est trop dur à la détente; nous sommes cuits.

LE CARNAVAL (paraissant). Pas encore!

CARABI. Qu'est-ce que c'est que ça?

LA PIÈCE. C'est le carnaval.

## LE CARNAVAL.

Air : Final du quadrille du brasseur.

Entendez-vous là-bas  
Cette étrange harmonie!  
C'est le piston qui crie :  
Commencez vos ébats.  
C'est le joyeux signal  
Qu'aux nuits parisiennes,  
Sur des rives lointaines,  
Donne le carnaval.

Fuyant Rome et Venise la belle,  
Heureux séjours que j'illustrai jadis,  
Pour Paris où le plaisir m'appelle  
J'ai déserté la terre où je naquis.

Entendez-vous là-bas, etc.

A Paris

Voyant qu'on sait rire,

A Paris

Pour toujours j'ai mis,

A Paris

Mon joyeux empire;

A Paris

Je chante et je ris.

Entendez-vous, etc.

Foin de vous, ô danses étrangères!

Disparaissez, danses de paysans!

L'opéra de ses fêtes principières

M'ouvre à moi seul la porte à deux battants.

Entendez-vous, etc.

En avant!

Danseurs et danseuses!

En avant!

Quel plaisir charmant!

En avant!

Jambes cascades!

En avant!

La cheville au vent!

(Parlé.) Ôhé! les balaises!

(Des masques entrent des deux côtés. — Reprise de l'ensemble.)

Entendez-vous, là-bas, etc.

COCHONNET. Crisli, ça ne lui fait encore

rien. Allons! trémoussons-nous donc mieux

qu'à ça.

LA PIÈCE, (à Carabi.)

AIR : En jouant du mirliton.

Cet' gaieté te conseille.

Dis, ne l'entends-tu pas

Qui te crie à l'oreille :

Laisse-là ton repas,

Pour pincer une contredanse,

Pour pincer un rigodon!

D'abord on n'a jamais, j'peux,

Gagné d'indigestion,

En pinçant une contredanse,

En pinçant un rigodon. (bis.)

CARABI. Ah! ça me remue la fibro.

Même air :

Au bruit d' cette allégresse

J'me rappell' c' que j'étais,

Et que dans ma jeunesse

J'fus fier d'être Français,

En pinçant une contredanse,

En pinçant un rigodon.

Je veux rêver à la France,

À la chaumière, à Lison,

En pinçant une contredanse,

En pinçant un rigodon.

COCHONNET. Eh! bien, y allons-nous, à

nous deux? Ah! il ne sait pas.

CARABI. Mais, tas d'imbéciles que vous êtes,

vous ne voyez donc pas que je vous fais

poser. Je sais ça mieux que vous, c'est moi

qui l'ai inventé. Si j'avais seulement une

danseuse!

CHICARDINETTE, (entrant.) La danseuse de-

mandée, voilà. (Au public.)

Même air :

Je ne suis pas tranquille;

Mais j'entends affirmer,

O public difficile,

Qu'on peut se désarmer,

En pinçant une contredanse,

En pinçant un rigodon.

Messieurs, laissez-nous la chance

D'obtenir notre pardon,

En pinçant une contredanse,

En pinçant un rigodon.

GRAND QUADRILLE FINAL.

FIN.

46353